

# FIGARO ILLUSTRÉ LE BOULEVARD

PAR ERNEST LAUT



LE BOULEVARD DES ITALIENS  
TABLEAU DE J-F RAFFAËLLI  
*Collection de Monsieur WARNECK*









## Les Chroniques du Mois

La Vie Parisienne

### L'Envers de la Gloire

A M. EDMOND ROSTAND

On m'affirme, cher maître, — et je n'en suis pas autrement surpris, — que vous êtes, depuis la première de Chantecler, affreusement triste. Vous boudez.

Vous boudez vos interprètes; vous boudez la critique; et même parmi la foule des amateurs, des gens du monde, où vous n'aviez jusqu'ici rencontré que des admirateurs fervents, aux yeux de qui votre œuvre charmante était comme la Bible d'une petite religion qu'on ne discutait plus, vous êtes justement déçu d'apprendre que, cette fois-ci, on a çà et là, comme qui dirait, « flanché ». Et, en effet, dans cette dévotion générale il semble qu'on aperçoive des signes de lassitude. On épluche, on « distingue »; et vous n'êtes pas content. Je comprends cela, et l'autre soir, au quatrième acte, — en entendant des gens grogner et siffler devant la litanie fameuse des crapauds, je pensais : « L'ennuyeuse chose que d'avoir conquis trop tôt trop de gloire! »

Et puis je pensais aussi qu'en cette affaire, cher maître, vous avez un peu trop manqué d'habileté. Chantecler est un drame symbolique. Or, comment n'avez-vous pas réfléchi que pour des Parisiens un peu raffinés, — de même qu'il n'est de vrai caviar que celui qu'on se fait expédier de Russie, directement, dans la glace, — il n'est de symboles supportables que ceux qui nous viennent de Norvège?

Signée Edmund Rostandsen, cette litanie des crapauds eût été trouvée géniale; mais voilà... vous ne vous appelez qu'Edmond Rostand; et au point où vous en êtes, il est devenu bien difficile pour vous de changer de nom. Je l'admets. Mais pourquoi, sous votre signature, ne nous avoir pas présenté Chantecler comme une adaptation du danois ou du norvégien? A la rigueur, cela se pouvait, et ne sentez-vous pas comme, du premier coup, cette petite supercherie simplifiait toutes choses?

D'autant que vis-à-vis de la jeune critique, et des mandarins de la littérature d'avant-garde, votre situation, cher maître, est en train de devenir très difficile. Vous êtes « arrivé ». Vous êtes classé. Vous êtes officier de la Légion d'honneur. Vous êtes membre de l'Académie

française. C'est déplorable, tout cela. Comment voulez-vous que des hommes dont la fonction est de découvrir le génie s'intéressent plus longtemps à une œuvre qui court les rues, et dont les récompenses les plus enviées ont officiellement consacré le mérite? Ce qui serait amusant et glorieux, ce serait de vous expliquer aux « bourgeois »; mais les bourgeois n'ont plus besoin qu'on leur explique Rostand! Ils le comprennent tout seuls; ils l'aiment sans dictionnaire... Alors, quoi?

Je vais vous dire. Il n'a manqué à Chantecler, pour affoler de joie la critique, que de naître ailleurs, et un peu plus tôt. Supposez cette œuvre créée en quelque Théâtre libre, il y a dix ou quinze ans, dans un décor rudimentaire, — en face d'un parterre de jeunes... Le beau tapage! Comme chaque symbole eût paru clair! Comme chaque pensée de bête eût été trouvée profonde! La réception chez la pintade? On en eût acclamé toutes les répliques. Les jeux de mots dont l'abus révolte tant de gens? On les eût trouvés dignes de Shakespeare, et l'opinion générale eût été, peut-être, que le poète n'en avait pas assez mis...

Ah! je reconnais que vous n'êtes point responsable de ce qui arrive, et que ce n'est pas votre faute si tant de raffinés, d'esthètes et de snobs, — si même tant de graves et loyaux amateurs de théâtre et de poésie font, en parlant de Chantecler, une grimace.

Sans doute, vous arriviez à cette épreuve, affreusement handicapé, — handicapé de gloire et d'honneurs! Et nous savons qu'aux yeux de certains « jeunes » (âgés de dix-huit à soixante-cinq ans) il y a des titres qui sont des tares. On n'ôtera jamais de l'esprit de certains littérateurs qu'en principe un académicien est un homme « fini », et qu'un sociétaire du Théâtre-Français joue très mal la comédie. Pourquoi?

Parce que l'Académie française et le Sociétariat sont des dignités, et la consécration officielle d'un certain mérite; et que se ranger à une opinion officiellement tenue pour juste, c'est laisser croire, n'est-il pas vrai, qu'on est un esprit sans indépendance.

Mais il y a eu autre chose: il y a eu, autour de Chantecler, sept années de réclame préventive qui ont fait à votre œuvre, ce me semble, infiniment plus de mal que sept années d'éreintement. Et je reconnais que cette mauvaise farce-là, ce sont les journalistes qui vous l'ont faite, mon cher maître.

Ils se sont emparés de votre œuvre; ils l'ont racontée sans la connaître; et commentée et discutée avant même qu'elle existât! Avec la complicité de tous les photographes de France et d'un certain nombre d'« amis » dont il est lamentable que la discrétion n'ait pas égalé l'amitié, le Reportage a fait, pendant sept ans, de Chantecler une de ses rubriques préférées, et pendant sept ans, il ne nous a pas été possible de nous désintéresser vingt-quatre heures de suite de cette affaire-là. Le Reportage veillait! En vain vous étiez-vous efforcé de le fuir. Il vous suivait jusque dans Cambô. Il escaladait vos murs, collait à toutes vos portes ses oreilles, et ses yeux à toutes vos serrures. Vous clamiez: « Qu'on me laisse tranquille! Chantecler n'est même pas une pièce! C'est un poème... et depuis qu'il est écrit, j'ai fait des choses qui m'intéressent infiniment plus que celle-là... » On ne voulait rien savoir; et Chantecler demeurait, en dépit de vous, l'œuvre unique, le drame colossal auprès de quoi Œdipe, Bérénice et le Cid apparaîtraient bientôt comme des essaïstimides d'écolier...

Et l'on s'étonne que des gens soient aujourd'hui déçus! Je ne l'ai pas été.

Je ne l'ai pas été, parce que avant d'aller voir Chantecler, je me suis placé dans l'état d'esprit où vous auriez souhaité, j'en suis sûr, que tout le monde fût, en y allant.

J'ai abordé Chantecler, comme j'eusse abordé un volume de Banville. Je n'y suis pas venu chercher le spectacle d'une construction dramatique puissante et neuve, — la démonstration ou la preuve de quelque chose... mais simplement l'émotion douce et récréative d'une jolie méditation de poète. J'ai goûté, sans chercher midi à quatorze heures, l'ingéniosité du cadre, la spirituelle hardiesse d'une « réalisation » scénique qui était nouvelle pour nos yeux. Les plaisanteries qu'on vous reproche m'ont infiniment plu, parce qu'il m'a semblé, justement, qu'elles enveloppaient l'œuvre d'une atmosphère de badinage, la maintenaient ainsi dans sa vraie signification et donnaient un relief plus noble, et plus de prix à ce que vous y avez répandu, çà et là, de grave et de fort...

Et grâce à cet expédient très simple, — que les esthètes me pardonnent! — je me suis follement amusé.

PIERRE ou PAUL.



## La Mode

Remparts, forteresses, promenades jadis, nos boulevards, — « les boulevards », — sont maintenant le cerveau où Paris trépide, le centre où battent les multiples pulsations de ses élégances, de ses plaisirs, de ses héroïsmes comme de ses scandales. Sur les boulevards, on sait tout : la dernière chanson rosse et le dernier vote du Sénat ; on apprend tout : comment on doit s'habiller et quel livre il faut lire ; on entend tout : l'inédite anecdote sur l'auteur à la mode et le mot drôle de la petite actrice dont tout le monde parle ; on trouve tout : le bibelot dernier cri et la meilleure pièce de théâtre ; enfin on y rencontre tout le monde : les Majestés en voyage, des ministres qui flânent et le petit cousin de province qu'on n'a pas vu depuis des années.

Les boulevards, c'est le milieu du monde, le point où tous les rayons de l'univers aboutissent : ils répondent loyalement à la superbe étymologie de leur nom, à ce mot celtique, *Bal* qui signifie force, puissance, élévation, garde !

Que de souvenirs en ces grandes artères ! L'histoire y passa, la folie y régna, l'émeute y gronda ! Ici, défilèrent toutes les mascarades des Carnavals, tous les cortèges des cérémonies religieuses, civiles ou militaires ; là, se réunirent les vainqueurs de la Bastille ; par ce chemin, Louis XVI fut conduit à l'échafaud et la reine des reines acclamée en son règne très éphémère : contrastes et ironies de la vie et des temps !

Mais, en cette saison printanière et clémente, ce qui triomphe entre la Madeleine et la Porte Saint-Martin, ce sont nos suprêmes élégances. C'est la joie de nos vieux boulevards que toute cette jeunesse de chiffons et de frais visages ; ils aiment la fraîcheur des toilettes inédites, la grâce de la silhouette mollement drapée, l'allure dégagée et gaie de la Parisienne. Robes allégées, nuances claires, chapeaux fleuris, c'est tout le printemps qui passe, piqué du bouquet de violettes, de la touffe de roses ou d'œillets, au milieu des petites charrettes de fleurs, des sourires et des regards amusés, tandis que l'orchestre des camelots lance la note de l'actualité gavroche...

Et Laferrière, le grand couturier, y lance, lui, la note du grand chic, à n'importe quelle heure du



POUR LE BOIS. — ROBE de tussor banane brodée ton sur ton. Création de LAFERRIÈRE (Cliché Félix)

jour. Voyez, allant vers le Bois après sa tournée dans les admirables « boutiques » du boulevard, cette jolie femme en tussor banane, brodé ton sur ton, au petit paletot également brodé et que notre photo a saisie au passage. C'est la robe exquise du matin.

L'après-midi, ce sera un foulard bleu et blanc retenu par une ceinture de tussor brodé vieux bleu ; des bandes resserrent le bas en de petits volants rococo ; des motifs brodés dessinent le mouvement du col et des manches, parés d'une guimpe et de manchettes en broderie ; le tout souligné de petits boutons de soie ton sur ton.

Plus habillée est cette mousseline bleu Nattier froncée en haut et en bas et incrustée de dentelle même ton. L'empiècement est à remarquer avec sa broderie de perles dans les tons cachemire et son fin liséré de taffetas vert. Il s'échancre à peine sur une dentelle ancienne formant une guimpe adorable.

Et le soir, nous apercevons descendant d'une auto, une ravissante silhouette drapée de gaze vieux bleu imprimée et transparentée de blanc, magnifiquement rehaussée de dentelle vieillie. La tunique moule parfaitement la taille souple, dessine la fine ceinture, s'échancre sur une guimpe ajourée, comme les petites manches, gracieuses et courtes.

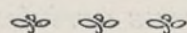
Sur ces ravissantes toilettes, Laferrière jette un manteau de tussor à gros grain, très drapé à l'emmanchure et bizarrement garni de grosses broderies et de glands de même ton.

Ainsi parée, allurée, auréolée de fleurs merveilleuses, de tulles légers, d'aigrettes luxueuses, la femme passe, charme et séduit.

Elle passe, jolie de la tête aux pieds ; de ces petits pieds cambrés, juchés haut, gantés souple, qui sont la base impeccable de toute élégance vraie. Nos jupes courtes nous en font une loi, et notre démarche soignée est une séduction de plus. Le grand chausseur de la place Vendôme l'a bien compris. Il a emprunté à la forme américaine son côté pratique, mais en y ajoutant ce « je ne sais quoi » parisien ; c'était nous faciliter le footing sans rien enlever à notre grâce, et unir la commodité à la coquetterie.

Il nous offre encore les formes Baby. Pour la ville, soulier en verni à talon droit et haut, relevé d'un large nœud de faille. Pour le soir, soulier de satin voilé de dentelle aux motifs rebrodés, une exquise trouvaille, et le soulier de Chantilly noir sur satin blanc de l'effet le plus heureux et le plus distingué. Et tandis que nous admirons ces adorables créations, Polaire essayait de hautes bottes gris beige à boutons de strass et M<sup>me</sup> de V... apportait les échantillons de ses diverses toilettes : ses chaussures y seront exactement assorties — un raffinement.

Le bas de soie ajouré s'y ajoute comme un complément de luxe et de beauté, silhouettant, amincissant la jambe comme nos fourreaux allongent le buste. Nous voulons devenir parfaites dans les moindres détails. C'est la seule et véritable façon d'obtenir la perfection de l'ensemble. Et ce printemps 1910, si merveilleux, si artistique en toutes ses créations d'élégance, n'aura rien à envier aux saisons précédentes.



Mais le boulevard, ce n'est pas seulement l'élégance, c'est encore et surtout le Théâtre. Voyez plutôt les exquises toilettes de la *Vierge folle* et les créations dans *Une femme passa...*

Ces sont des simplicités adorables et luxueuses ; des simplicités de magnifiques broderies et de vraies dentelles tombant en fourreaux, tuniques droites sur les formes gracieuses aux lignes impeccables, avec une telle ingénuité, une telle absence de complications, qu'elles ont l'air d'avoir ignoré la coupe du ciseau et le travail de l'aiguille. Elles font partie de la femme comme la femme fut créée pour elles.

Puis, influence du théâtre sur la mode, voici que le chapeau Chantecler et la toque faisane coiffent nos Parisiennes, fantaisies d'un moment, vite oubliées pour les artistiques et seyantes imaginations d'Amicy.

Amicy, en effet, pare M<sup>me</sup> Marthe Régnier de l'idéal « petit gamin » tout en roses violine garni d'une envolée de tulle de même ton.

Puis M<sup>me</sup> de C... d'un grand chapeau de paille

bise enguirlandé de bouquets faits de trois roses Louis XVI. La calotte est voilée d'un tulle point d'esprit blanc transparenté de tulle noir et retenu par une jarrettière de velours.

A l'une des représentations de *Gaby*, la comtesse G... portait un turban de velours noir,



M<sup>me</sup> MARTHE RÉGNIER, grosse toque de roses violine, garnie d'une envolée de tulle. Création d'AMICY (Cliché Bert)

empire, drapé de paille craie ; sur le côté, des pendeloques de jais retiennent une grosse aigrette noire ; turban signé Amicy, comme la paille bise que la baronne C... faisait admirer à l'une de nos grandes conférences en vogue. Cette paille, très enlevée sur le côté, est voilée, en dessous, de tulle noir. Une guirlande de roses violine cerce le bord de la passe et remonte de côté pour signaler le retroussis gracieux.

Mais *Gaby* nous a offert d'autres créations toutes printanières et d'un charme exquis ; c'est M<sup>me</sup> Cora Laparcerie en cyclamen mauve : voile et mousseline de soie tout unie, très simple ; le corsage drapé en fichu se relève d'une collerette de guipure patinée à petit dépassant de Chantilly noir, que retient un précieux bijou de turquoise. Puis une robe en tulle et guipure d'Irlande que voile une tunique. Un rien de broderie de velours noir, en léger motif sur le devant et un flot de velours noir à la ceinture, donnent une note piquante et très personnelle à cette toilette. Au corsage, collerette de dentelle, et, sur la large paille d'Italie, doublée de velours noir, un fond touffu de roses.

M<sup>me</sup> Blanche Gay nous apparaît sur la même scène en soie bleu vif, brodée de soie bleue à pois blancs, voilée de mousseline du même ton de bleu. Les rares fronces du corsage et de la jupe sont resserrées au corsage par une ceinture de velours noir. De petits boutons d'or et une collerette de tulle bordée de foulard à pois complète cette toilette si gentiment parisienne.

Nous avons encore à noter aux Bouffes la mousseline de soie jaune pâle qui habillait M<sup>me</sup> Vermele dans *Son Auteur* ; cette jupe est relevée et retenue par un satin jaune sur un volant transparenté de vieux rouge, du plus original effet ; un entredeux de guipure souligne le bas de cette sorte de tunique. Le grand chapeau blanc, avec appliques de fleurs découpées relève derrière sa passe doublée de velours noir et se rehausse de deux longues « pleureuses » blanc et noir.

Du Gymnase, retenons une robe de M<sup>me</sup> Delza en coté blanc simplement garni d'une collerette et de bas de manches en dentelle d'Angleterre avec dépassant de mousseline de soie cerise. Et de l'Athénée, un cachemire gris argent à collerette et bas de manches en Valenciennes.

Quelques mousselines de soie ombrées, des crêpes satin de nuances très douces, des entredeux de Venise, des moires souples, drapés,





Une création de BUZENET

14, rue La Boétie, Paris

(Cliché Chéri-Rousseau et Glauth)



silhouettés avec le cachet si personnel de Buzenet se remarquent dans certains concerts où le très aristocratique auditoire forme un parterre élégant, une vraie cour à ces majestés de la musique, à ces rois et ces reines de l'harmonie auxquels Bord offre le concours puissant et si apprécié de ses pianos sans rivaux. Et ces réunions, d'un régal exquis pour les yeux et pour les oreilles, ont aussi satisfait nos cœurs, car grâce à quelques-unes d'entre elles, l'or fut recueilli pour nos inondés ; ce fut d'une haute, élégante et magnifique charité, telle que la Parisienne sait la comprendre.

LAURENCE DE LAPRADE

## Les Parfums et les Fleurs

Les poètes ont toujours rêvé d'éterniser la poésie infinie qui se dégage des fleurs sous les impalpables espèces du parfum ! Les fleurs ont trouvé leur définitif poète en Lenthéric, le parfumeur parisien, qui sut, après quelles subtiles recherches ! capter leur âme délicate et la retenir prisonnière dans le cristal ! Grâce à lui, les parfums adorés et grisants, mais fugitifs, qui s'exhalaient des corolles et s'éparpillaient dans l'air bleu, sont devenus stables et inaltérables. Il a su, par des procédés scientifiques connus de lui seul, arracher aux pétales embaumés, aux calices fragiles, l'immatériel et subtil secret qu'ils décelaient. Et il a composé ces exquis parfums naturels, où chantent toute la poésie des fleurs fraîches, toute leur suavité, tous leurs arômes. Que ce soit le *Muguet d'Attesse*, si extraordinairement concentré qu'une seule goutte sur vos dentelles vous embaume et vous enveloppe du frais parfum de la petite fleur aux clochettes neigeuses ! Que ce soit le *Parfum de la Dame en noir*, que Lenthéric se plut à créer mystérieux et troublant, en prenant à certaines fleurs leurs étranges parfums ! Que ce soit l'*Œillet Blanc*, violent et doux à la fois, *La Violette Orkidée*, dont le parfum frais semble monter d'une touffe de violettes nouvellement cueillies ! Que ce soit ce divin parfum qui a conquis la faveur des élégantes, et qui, nommé *La Rose des Roses* semble garder en lui le parfum de toutes les roses. Que ce soient le *Mi Vida*, *La Féria*, l'*Æolian*, toutes les créations du célèbre parfumeur parisien, dont la vogue récente et justifiée ne fut jamais égalée, sont à base de fleurs fraîches et c'est ce qui explique la subtilité, l'exquisité de leur arôme et qu'elles ne peuvent jamais être confondues avec les autres parfums.

C'est ce qui constitue leur incontestable supériorité, si parfaitement reconnue par toutes les Parisiennes et par le High-Life du monde entier, qui ont adopté les Parfums Naturels de Lenthéric et ne sauraient en admettre d'autres. Ils sont comme un brevet d'élégance et, par eux, une femme se distingue de l'entourage. Cela vaut de ne pas être négligé et je sais nombre de femmes qui seront heureuses d'avoir enfin trouvé un parfumeur et des parfums dignes d'elles. Elles n'auront qu'à demander à Lenthéric, à sa maison de Paris, 245, rue Saint-Honoré, la nomenclature complète de ses parfums. Elles y trouveront « le leur », celui qui convient à leur tempérament et à leur beauté.

MARQUINETTE

## Le Concours Hippique

Le lundi 21 mars, s'est ouvert le Concours hippique de 1910. Cette première journée a été consacrée à l'examen des chevaux de classes par la commission d'admission que préside, cette année, le comte Røderer.

C'est le général Duparge qui préside la commission des épreuves d'obstacles, assisté de MM. le comte René de Beaumont, le marquis de La Garde, de la Hamayde, Caze de Caumont, le marquis de La Rochefoucauld-Bayers et le vicomte de Vaugolé.

# L'Exposition de Bruxelles

Cette fois, c'est le branle-bas de l'avant-dernière heure, presque le « vernissage ». Dans quelques jours, le jeune couple royal procédera à l'ouverture officielle de l'Exposition Universelle et Internationale de Bruxelles. Aussi, dans l'immense enclos dont il faut une belle vaillance pour accomplir le tour en une étape, ce n'est plus seulement de l'acti-

eussent bâti de concert pour y épuiser, dans un paix souriante, toutes les délices du luxe, des fêtes et des plaisirs.

Cependant, de tous côtés, les palais et les pavillons achèvent leur toilette de fête. Et c'est un spectacle grandiose et prestigieux que cette succession, parmi la verdure, de ces masses architecturales où s'épanouissent tous les styles, où chantent tous les siècles, où s'affirme l'esthétique de toutes les races dans une gamme de rêve et de splendeur !

Au nombre des bijoux dont s'émaillent les quatre-vingts hectares de l'Exposition de Bruxelles, il faut citer les pavillons coloniaux édifiés par la France et, notamment, les pavillons de la Tunisie, de l'Algérie, de l'Afrique occidentale, de l'Indo-Chine.

Les grandes villes belges ont également rivalisé de luxe et de beauté : le pavillon de la Ville de Bruxelles est la reconstitution d'une maison, — un palais, — de la Grande Place à l'époque de la domination espagnole.

Anvers a reproduit avec exactitude la somptueuse habitation de Rubens. Liège a un pavillon délicieux, et Gand a fait revivre une de ses maisons, — aujourd'hui ruinée, — de la brillante époque du XVI<sup>e</sup> siècle.

L'Espagne, dans son spacieux palais, a reproduit, en une admirable dentelle de pierre, la Cour des Lions de l'Alhambra. Les Pays-Bas ont érigé, au milieu d'un jardin d'un hectare, une exquise restitution de la Renaissance hollandaise. L'Allemagne, dont les installations constituent à elles seules toute une Exposition, a reproduit des monuments de diverses époques de son histoire. Le Brésil a fait des merveilles... Mais il faudrait tout citer, et l'on n'en finirait pas.

Et tandis que se parachèvent les centaines de constructions grandes et petites, des jardiniers, par nuées, terminent le cadre de verdure et de fleurs d'où semble jaillir et s'élancer toute cette fête de pierre, de métal, de vitraux, de décors.

Le jardin de la Ville de Paris, œuvre de l'architecte Vacherot, présente à l'œil émerveillé deux hectares de pelouses, d'arbustes et de parterres. La Hollande a terminé ses plantations. L'Allemagne achève les siennes. Les Luxembourgeois mettent la dernière main à une immense roseraie qui arrachera des cris d'admiration. Enfin, les jardiniers belges ont planté plus de deux cent mille tulipes et jacinthes qui salueront l'ouverture de l'Exposition d'une véritable fanfare de couleurs.

Et maintenant, le public n'attend plus, pour arriver, que les trois coups. Ce sera pour le 23 avril.



EXPOSITION DE BRUXELLES  
Un fragment de la façade principale (mars 1910)  
(Cliché Hellemans)

tivité que l'on dépense, c'est de la fièvre, du vertige et quelque chose qui ressemble à de la frénésie.

Tous les métiers s'agitent, se croisent, s'enchevêtrent dans un bourdonnement de ruche affairée que n'interrompt même plus l'heure des repas ; on travaille sans relâche, on mange quand on peut ; — on dînera le lendemain de l'ouverture triomphale, et l'assaisonnement sera la feuille de laurier.

La belle et majestueuse façade principale de l'architecte Acker se pare de ses derniers ornements : on y applique des moulages délicats, on la couronne de statues exécutées par les plus réputés artistes belges ; on garnit ses terrasses de corbeilles fleuries et d'œuvres sculpturales. On a l'impression, devant cette superbe page d'architecture, d'un colossal palais de légende que plusieurs souverains



EXPOSITION DE BRUXELLES  
Pavillon d'angle de la façade principale (Cliché Hellemans)



## Notes et Informations

### AVANT-HIER, HIER ET AUJOURD'HUI

Tout change, et c'est fort heureux, car s'il fallait s'en tenir aux vieux procédés sous le prétexte qu'ils ont suffi aux anciens, nous y perdriions joliment de bien-être, pour ne parler que d'un point tout ordinaire, sans toucher aux questions importantes de l'existence.

Ainsi, les cheveux blancs, oui, les cheveux blancs, ce signe souvent trop précoce de la vieillesse, ce chagrin de tous, ce désespoir de quelques-uns, jadis on les arrachait. Les jolies femmes et même les hommes coquets se soumettaient à ce supplice, l'épileuse était *personna grata* et, presque chaque jour, il fallait passer par ses pinces jusqu'à l'heure funeste où elle n'avait plus rien à extirper.

Plus tard, on usa de teintures grossières, dangereuses, qui donnaient des cheveux verts et rendaient fou. Les élégants des deux sexes semblaient porter une perruque ridicule, paraissaient vieillir, jaunir, enlaidir là-dessous, mais préféraient encore cela à l'inévitable calvitie produite par l'épilation.

A présent, on emploie tout simplement la Poudre Capillus, qui n'est pas une teinture, qui agit à sec, ne cause ni rhume ni névralgie et redonne aux cheveux leur teinte naturelle. Nous possédons enfin un produit parfait, que nos aïeux auraient acheté au poids de l'or, et que nous payons 5 francs et 5 fr. 50 franco, à la Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre.

### UN ART POUR TOUTES

Après les jolis modèles de tapisserie au point exécutés, parus dans le dernier numéro, nous donnons aujourd'hui un fauteuil échantillonné ;



Tapisserie  
échantillonnée

Modèle

de la Maison Sajou



car la tapisserie au point ne permet pas seulement d'avoir un salon très artistique, elle offre aussi à une maîtresse de maison la possibilité d'imprimer son goût personnel à ce meuble.

En achetant un dessin, soit avec les coloris indiqués, soit avec une partie du dessin exécutée, soit avec tout le dessin, on peut obtenir des effets variés dont la difficulté est toujours proportionnée à la science qu'on a de la tapisserie.

Avec du goût et quelques dons, on arrive facilement à produire de vraies merveilles. Point n'est besoin d'être Pénélope ! Et quelle joie d'avoir un salon dont les sièges sont autant d'œuvres d'art dont on peut se dire l'auteur.

Sajou, qui nous a déjà fourni les modèles précédents, nous montre par celui de ce jour que son rayon de tapisserie échantillonnée ne le cède en rien à son rayon de tapisserie au point. Son stock considérable, la variété des dessins et des coloris qu'il offre à ses clientes sont tels qu'après une visite aux magasins du boulevard Sébastopol, 74, il n'en est pas une qui n'ait fixé son rêve et ne se sente assez artiste pour le réaliser.

### LES PLUS COURTES PLAISANTERIES SONT LES MEILLEURES

A plus forte raison les mauvaises plaisanteries doivent-elles vite finir, et c'est pourquoi nous espérons que l'horrible mode du calot de faux cheveux enserrant la tête et dissimulant les cheveux naturels de manière à n'en laisser passer que deux petites mèches aplaties sur le front, va bientôt disparaître.

Quelle idée baroque de supprimer par chic la plus adorable parure féminine pour la remplacer par des postiches, si visibles qu'ils ne devraient être admis qu'en cas de calvitie absolue ! Les plus élégantes personnes s'ingénient à faire croire qu'elles sont chauves, qu'il leur reste juste les deux doigts de bandeaux laissés aux Bretonnes quand elles vendent leur chevelure, et elles ne réfléchissent pas, les imprudentes ! qu'après en avoir eu l'air, elles en auront la chanson.

Il est évident que nos pauvres vrais cheveux, étouffés sous les faux, privés d'air et de lumière, vont s'anémier, se décolorer, et qu'ils nous fausseront compagnie lorsqu'une mode plus intelligente exigera leur présence. Prenons donc l'avance pour prévenir un tel désagrément, ce nous sera facile avec l'aide de l'Extrait Capillaire des Bénédictins du Mont-Majella, excellente lotion qui rend aux cheveux la vitalité perdue et augmente leur beauté. Afin d'avoir ce produit authentique, il est bon de le demander à M. Senet, administrateur, 35, rue du 4-Septembre. Prix : 6 francs et 6 fr. 85 franco.

### LE TEINTURIER MONDAIN

Élégantes et mondaines qui quittez à regret une robe défraîchie, ou dont un malencontreux accident a taché les toilettes, allez chez Racinet, 18, avenue Niel, à Paris ; le teinturier mondain vous les remettra à neuf, en tout aussi parfait état que si elles sortaient de chez votre couturier.

CHRYSANTHÈME

Nous avons le plaisir d'informer nos lectrices qu'à partir du mois prochain nous publierons régulièrement une chronique illustrée traitant de la beauté et de l'hygiène féminines.

Cette série d'articles, qui sera lue certainement avec grand intérêt, sera signée du pseudonyme d'Indiscrète qui cache une de nos collaboratrices les plus distinguées.

## Le Confort en Automobile

La grande saison du tourisme, réouverte avec les vacances de Pâques, va mettre en particulière évidence, cette année, l'attention qu'il convient d'apporter à la suspension des voitures si l'on tient à voyager dans des conditions agréables. Les routes de France, à l'entrée du printemps de 1910, sont en assez piteux état dans plus d'une région. Et si vous sortez de France, il faut le reconnaître, vous trouverez souvent plus mal, mais rarement mieux.

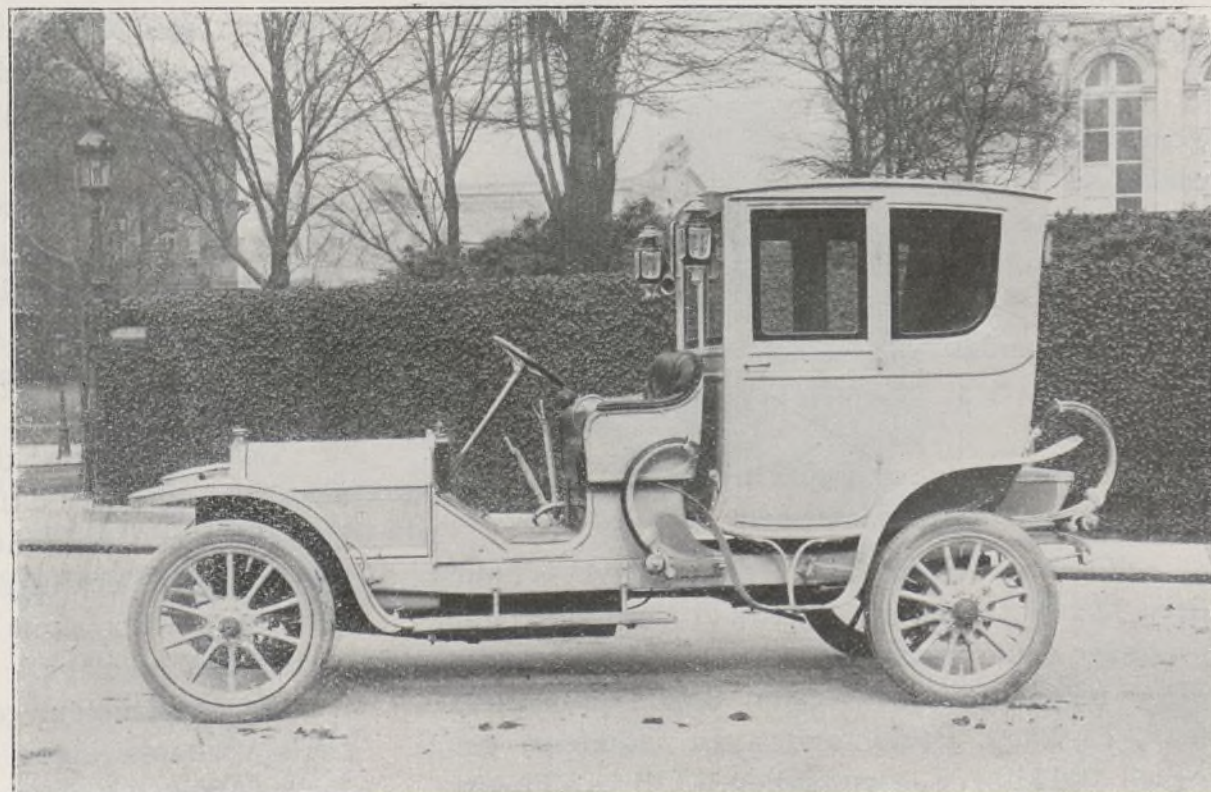
C'est le moment de rappeler que ce problème de la suspension des caisses a toujours préoccupé la Maison Belvallette et C<sup>e</sup> qui, dès 1907, mettait en service un dispositif de suspension à huit ressorts, inspiré par la suspension des anciennes voitures et mis au point pour son adaptation pratique sur les châssis automobiles. Ce système est des plus élégants et d'une douceur incomparable. Il supprime, de plus, la dureté des chocs communiqués par le châssis en même temps que tout bruit et toute odeur. Toutefois, son prix est un peu élevé et il a surtout sa raison d'être pour les voitures de ville, auxquelles il donne d'ailleurs une esthétique un peu spéciale.

C'est pour remédier à l'inconvénient du prix, toujours assez sérieux, que la Maison Belvallette et C<sup>e</sup> a imaginé et réalisé, l'année dernière, le système à tampons isolateurs qui supprime les vibrations et empêche la caisse d'obéir aux torsions du châssis dont les vibrations finissent toujours par fatiguer les assemblages des caisses, en général, et, en particulier, des landaulets.

Dès son apparition, ce mode de suspension a eu le plus grand succès et nous ne doutons pas qu'il ne prenne, par la suite, une grande extension puisqu'il présente le double avantage d'assurer la conservation de la carrosserie, d'empêcher le bruit des glaces et des portes, et en même temps d'épargner la fatigue aux voyageurs.

Rappelons que, d'autre part, l'allègement du poids des carrosseries (économie de pneus, vitesse moyenne plus grande, organes moins fatigués) est la préoccupation constante de la Maison Belvallette et C<sup>e</sup>, qui a obtenu des résultats très appréciables à cet égard, sans perdre de vue les conditions de solidité, si impérieuses aussi en ce temps de mauvaises routes et de chaussées encombrées. Les nouveaux procédés de construction employés par Belvallette, et c'est là un point capital, ont au contraire augmenté la résistance de ses carrosseries, qui réunissent ainsi, de la manière la plus complète, la solidité au confortable.

Rappelons, pour finir, quelques-unes des spécialités du grand carrossier : La limousine pliante qui remplace les landaulets en supprimant les cuirs et le phaéton-landaulet à capotage breveté manœuvré aisément par une seule personne, voiture idéale pour le tourisme par tous les temps. Belvallette a également appliqué ce système de capotage breveté à un modèle fort gracieux de conduite intérieure qui a l'avantage d'être transformé pour l'été en double-phaéton.



Une Limousine de Belvallette et C<sup>e</sup>

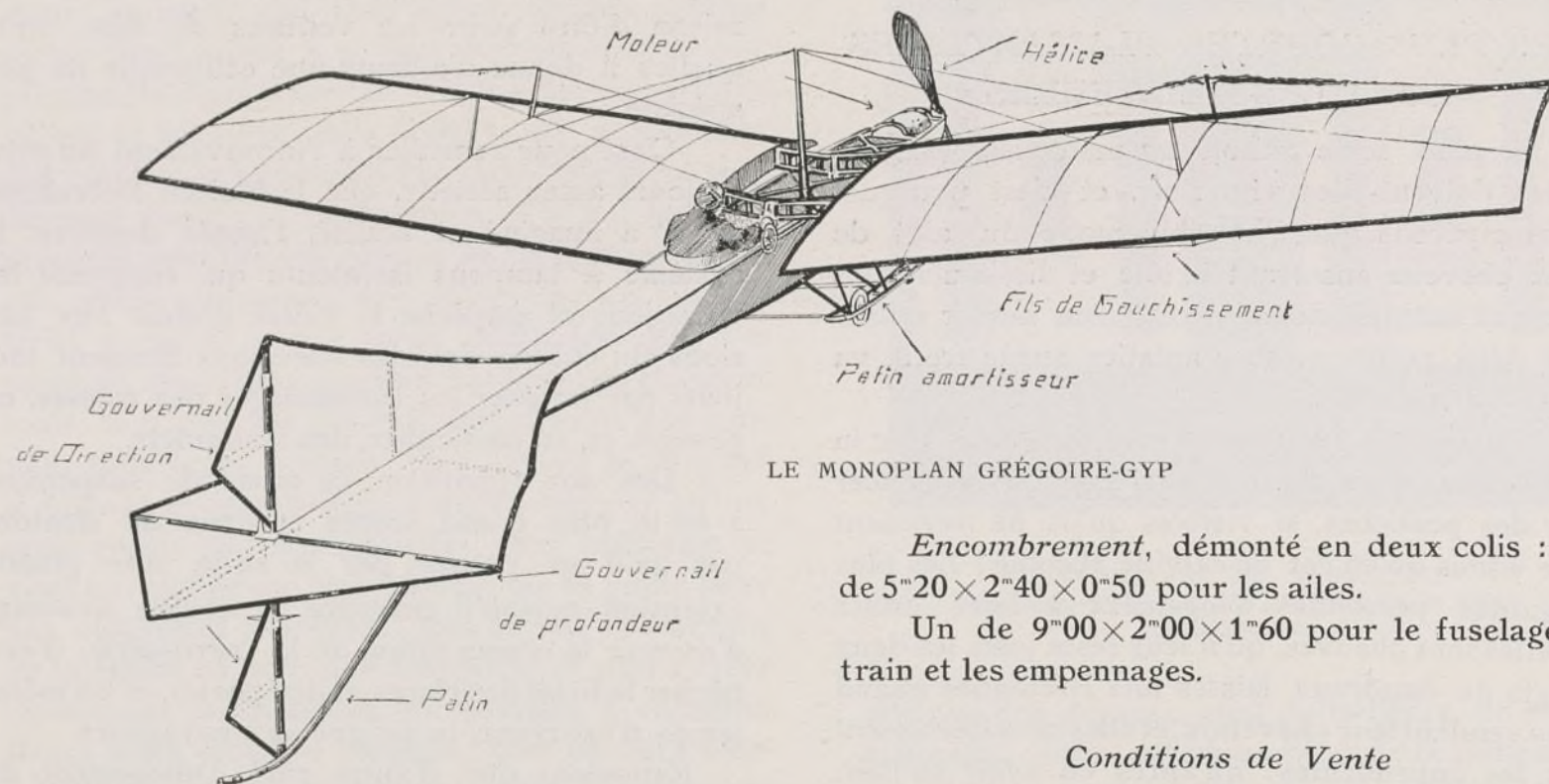


## Aviation

Dans cette nouvelle rubrique qu'il inaugure aujourd'hui, le *Figaro Illustré* donnera régulièrement, sous la signature d'un spécialiste des plus autorisés, une description minutieuse et claire des principaux types d'aéronefs, monoplans et biplans, ainsi que des principaux moteurs d'aviation.

Afin d'éviter au lecteur une fatigue inutile, il ne sera parlé ici d'aucun appareil ni d'aucun moteur qui n'aient été éprouvés suffisamment. Seuls, des appareils et moteurs ayant prouvé par des expériences faites dans l'air et non pas à terre seulement, leurs qualités réelles d'appareils volants ou de propulseurs aériens, seront examinés et décrits dans ces causeries mensuelles.

Pour commencer, nos lecteurs trouveront ci-après la description complète et documentée d'un monoplan nouveau dont les lignes rappellent beaucoup l'*Antoinette* et qui par ses dimensions



LE MONOPLAN GRÉGOIRE-GYP

se classe exactement entre le *Blériot*, type Calais-Douvres et l'*Antoinette*, type Latham.

C. H.

### LE MONOPLAN GRÉGOIRE-GYP

#### Caractéristiques

**Surface :** 24 mètres carrés. **Envergure :** 10<sup>m</sup>60.

**Poids complet sans pilote :** 275 kilog. **Poids utile maximum à enlever :** 140 kilog.

**Fuselage** triangulaire s'amincissant à l'arrière, en bois, entièrement recouvert de toile caoutchoutée.

**Stabilisation.** — Longitudinale : par empennages triangulaires fixes horizontaux à l'arrière.

Transversale : par gauchissement partiel des ailes.

**Gouvernails.** — De montée : plan triangulaire horizontal mobile à l'extrémité arrière des plans stabilisateurs. De direction : plan triangulaire vertical à l'extrémité arrière, faisant suite à un plan de dérive également triangulaire, fixe, vertical, dans l'axe et au-dessus du fuselage.

**Organes de manœuvre.** — Deux volants verticaux parallèles au plan médian de l'appareil à mains du pilote, l'un à droite commandant le gauchissement des ailes, l'autre à gauche commandant le gouvernail de montée.

Une barre de direction au pied formant palonnier, commandant le gouvernail de direction.

2 manettes commandant l'une l'allumage, l'autre l'air.

Un interrupteur au pied arrêtant le moteur.

Une pédale de ralentisseur au pied.

**Moteur.** — 30/40 HP Grégoire-Gyp, 4 cylindres 92/140 à circulation d'eau et thermo-siphon, graissage sous pression, carburateur Claudel, allumage magneto haute tension. Poids sans radiateur, 75 kilog. Poids total avec radiateur, eau, hélice, 100 kilog. Consommation, 13 litres à l'heure.

**Position du moteur** à l'extrémité avant, entièrement logé dans le fuselage, le moteur inversé, les cylindres en bas, abaissant de 0<sup>m</sup>80 le centre de gravité et permettant la plus grande visibilité au pilote.

**Radiateurs.** — Collecteurs tubulaires contre les parois du fuselage, de chaque côté sous les ailes, réservoir d'essence cloisonné de 42 litres, dans le fuselage entre le pilote et le moteur.

**Propulseur.** — Une hélice tractive en bois, à deux pales, montée sur moyeu breveté, en prise directe à l'avant.

**Train de lancement et d'atterrissage.** — Un chariot mixte très large à deux patins doubles et deux roues, amortisseurs caoutchouc sous l'avant.

Une béquille bois recourbé sous les empennages arrière.

**Position du pilote,** siège capitonné dans le fuselage à l'extrémité arrière des ailes, le pilote dominant l'appareil, second siège à la demande.

**Démontabilité,** les ailes et les empennages

**Encombrement,** démonté en deux colis : Un de 5<sup>m</sup>20 x 2<sup>m</sup>40 x 0<sup>m</sup>50 pour les ailes.

Un de 9<sup>m</sup>00 x 2<sup>m</sup>00 x 1<sup>m</sup>60 pour le fuselage, le train et les empennages.

#### Conditions de Vente

**Garanties.** — Moteur. Le constructeur livre les moteurs après un essai (facultatif pour le client) de marche au point fixe avant montage d'une durée minima de cinq heures au régime normal et avec garantie de six mois contre tous vices de construction.

**Appareil.** — Les appareils sont livrés réglés et mis au point avec garantie de vol, consistant en un vol ininterrompu de dix minutes à effectuer par les soins du constructeur avant livraison.

**Apprentissage pratique.** — Tout acheteur d'un appareil neuf a droit soit pour lui personnellement, soit pour telle autre personne agréée par le vendeur et qu'il désignera en son lieu et place, aux leçons de conduite et démonstrations pratiques constituant un apprentissage suffisant de la manœuvre et de l'emploi de l'appareil à terre et en l'air.

A cet effet, il sera mis à la disposition de l'acheteur, sans autres frais que ceux de réparations stipulés plus loin :

1° Pendant une semaine (si possible avant la livraison de son appareil) un appareil dit de pilotage avec lequel l'acheteur s'exercera sous la direction d'un pilote moniteur avec le concours du personnel nécessaire.

2° Pendant une quinzaine et dès livraison de son appareil, la jouissance gratuite d'un hangar sur l'un des champs d'aviation adoptés ou choisis par le constructeur (en France) ainsi que les services d'un pilote moniteur et d'un personnel approprié.

Les réparations d'avaries occasionnées aux appareils au cours d'un apprentissage seront à la charge du constructeur. Toutefois, lorsque l'appareil sera piloté et dirigé par l'élève, les réparations seront imputées pour moitié au constructeur et pour moitié à l'élève.

Le constructeur restera seul juge des conditions atmosphériques dans lesquelles pourra se faire l'apprentissage, toute sortie de l'appareil non

autorisée par le constructeur engageant la responsabilité entière de l'élève.

**Prix :** 24.000 francs.

Ce prix comprend en plus de l'appareil complet :

1° L'apprentissage de l'acheteur aux conditions énoncées d'autre part.

2° Un assortiment complet de rechanges utiles, permettant de remplacer immédiatement en attendant leur réparation, les pièces qui viendraient à être détériorées et comprenant notamment :

Une paire d'ailes de rechange ;

Une hélice de rechange ;

Une série de pièces du châssis porteur, patins, roues, etc.

Une série de pièces d'attaches et câbles ;

Un coffre d'outillage et pièces de rechange les plus usuelles du moteur.

3° Un emballage approprié pour l'appareil et ses rechanges supplémentaires.

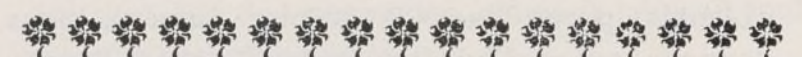
**Paiement.** — Les paiements doivent être faits à Paris à l'ordre du vendeur.

8.000 francs à la commande,

10.000 francs à l'essai de réception de l'appareil, c'est-à-dire après le vol de garantie de dix minutes prévu,

6.000 francs à la livraison définitive de l'appareil avec ses rechanges, après un premier vol de dix minutes de son acquéreur au cours de son apprentissage.

Concessionnaire exclusif (monopole de vente) : Ch. Houry, 23, rue Royale, Paris.



## La Fin du Cauchemar

La température exceptionnellement clémente de la première quinzaine de mars a favorisé un peu partout la décrue des rivières. Le cauchemar s'est éloigné, laissant des traces terribles, il est vrai, mais dont l'énergie et la clairvoyance de tous ont atténué les conséquences.

La remise en état des voiries, l'assèchement et la désinfection des locaux inondés demeurent toutefois des problèmes à l'ordre du jour dans un grand nombre d'endroits. Rappelons à ce propos que la Compagnie française d'assèchement rationnel et d'assainissement (système Knapen), s'est largement associée à l'œuvre de solidarité indispensable pour aider le pays à se relever du désastre, et qu'elle a consenti aux plus grands sacrifices en vue de mettre l'application de ses procédés à la portée de tous.

La Compagnie se charge tout d'abord d'assurer dans les meilleures conditions l'assainissement des locaux par des traitements appropriés, au *Kalcisol*, le roi des désinfectants de l'habitation. Puis, ces mesures de prophylaxie immédiate une fois prises, la Compagnie se met à la disposition des propriétaires et architectes pour l'application des procédés de l'ingénieur belge Knapen, qui, seuls, peuvent empêcher l'humidité emprisonnée dans les matériaux, d'y séjourner indéfiniment en gagnant même les parties voisines par capillarité, et d'y semer les germes de désagrégation et d'infection.

En écrivant à la Compagnie française d'assèchement rationnel et d'assainissement, Société anonyme au capital de 250.000 francs, 54, rue de la Bienfaisance, à Paris, on recevra par retour du courrier, au sujet de ces procédés, les renseignements les plus détaillés.

Il reste à mener à bien une grande œuvre de prophylaxie et de salubrité publique. Occupons-nous-en avec promptitude et activité afin d'obvier au redoublement de danger qui pourrait résulter, dans les conditions actuelles, du retour de la saison chaude.

WILLY ROGERS





*La Promenade des Remparts de Paris*

(Gravé par Courtois, d'après Aug. de Saint-Aubin. Cabinet des Estampes)

# LE BOULEVARD

Par ERNEST LAUT

Toutes les villes ont des boulevards ; Paris seul a « le Boulevard ».

Le boulevard, ce n'est pas simplement cette longue voie de près de cinq kilomètres qui va de la Madeleine à la Bastille, ce n'est pas même une partie de cette voie ; c'est plus qu'une avenue et qu'un ensemble d'avenues ; et c'est autre chose. Ce n'est pas de l'asphalte et du pavé de bois, ce ne sont pas des maisons, des magasins, des théâtres : c'est quelque chose qui vit, qui palpite, qui rayonne et qui éblouit... Le boulevard dépasse la Madeleine et dépasse la Bastille. Il va plus loin ; il va jusqu'au bout du monde, car il est l'émanation de Paris.

Xavier Aubryet qui fut un des derniers vrais boulevardiers et parlait du boulevard par expérience, disait :

« L'âme et le cerveau de Paris sont ailleurs ; mais on peut dire que le frémissement de Paris est là. Le Boulevard, ce n'est pas le cœur de la ville ; ce sont ses sens. »

Cela est vrai, et fut vrai de tout temps. A l'époque où Aubryet formulait cette opinion, le boulevard n'avait déjà plus cette distinction, cet aspect de bonne compagnie qu'il avait eus au temps de la Restauration, de Louis-Philippe et dans les premières années du second Empire. La sensibilité de Paris se modifiait, évoluait déjà dans le sens de la vulgarité. Et les élégances parisiennes recevaient le contre-coup de cette évolution. Le plus gros reproche qu'un boulevardier faisait à la Révolution de 48, c'était d'avoir tué l'élégance masculine. Dès lors la démocratisation du boulevard devait s'accomplir.

Pourtant à l'époque où écrivait Xavier Aubryet, la casquette et la blouse ne s'y étaient pas encore glissées ; à peine y voyait-on passer timidement le chapeau mou et le

veston. Le boulevard restait aux boulevardiers. On y flânait ; on s'y asseyait pour regarder les équipages : c'était encore une promenade parisienne, et non, comme à présent, une cohue cosmopolite. Néanmoins, l'écrivain boulevardier, constatant que le boulevard commençait à devenir « le flânoir des faubourgs », concluait à sa décadence prochaine.

Cette décadence, il la trouverait aujourd'hui accomplie. Le boulevard n'est plus « le promenoir de la cité parisienne », il n'est même plus « le flânoir des faubourgs » ; il est devenu quelque chose comme le trottoir de l'Europe, un trottoir furieusement encombré où se heurtent et se confondent toutes les races et toutes les classes dans une singulière promiscuité.

En ces cinquante dernières années, le boulevard a perdu tout ce qui le faisait uniquement parisien, et



*Un cafetier de Paris en 1754*  
(D'après F. Boucher)



tout ce qui lui donnait le charme d'une promenade. Presque tous les hôtels et les maisons anciennes qu'il gardait encore ont disparu pour faire place à des bâtisses sans style ; la brasserie allemande a remplacé le café blanc et or ; et les arbres, les grands arbres centenaires, derniers vestiges des remparts, sont morts, tués par le gaz, les poussières, les fumées.

Mais ce qui a disparu surtout, c'est le boulevardier.

Jusqu'aux premières années de la troisième République, le boulevard eut encore ses habitués, ses fidèles, ses fervents. Puis, tour à tour, Tortoni et la Maison d'Or fermèrent leurs portes ; le boulevard perdit son intimité. Les derniers boulevardiers s'enfuirent, et le cosmopolitisme demeura seul maître du boulevard.



VUE de la NOUVELLE EGLISE de la MAGDELEINE,  
(D'après une gravure à l'aquatinte, vers 1810)

que jamais. Mais sa physionomie a suivi l'évolution générale qui résulte de la facilité des transports, du nivellement des classes sociales, et de tout ce qu'on est convenu d'appeler le progrès. Et cette évolution est l'image même des changements qui se sont opérés depuis deux siècles dans la vie de Paris. Jadis le boulevard était réservé aux gens du bon ton ; puis la bourgeoisie s'y glissa ; à présent c'est le règne de la foule ; au XVIII<sup>e</sup> siècle on s'y promenait en carrosses, au pas ; au XIX<sup>e</sup>, on allait déjà plus vite, au trot des chevaux de

cabriolets et de fiacres ; au XX<sup>e</sup>, on y file en auto à toute allure.

Sans doute, le boulevard vivra de longs jours encore, le boulevard vivra autant que Paris, mais, d'année en année,



Boulevard de la Madeleine, vers 1820  
(Aquarelle de Civeton. Bibliothèque Nationale. Collection Destailleur)



Boulevard de la Madeleine, vers 1829  
(Aquarelle de Civeton. Bibliothèque Nationale. Collection Destailleur)

Aujourd'hui le boulevard n'est plus qu'une voie tumultueuse où la grande ville étale aux yeux des passants innombrables ses tentations et ses plaisirs. Le boulevard est une foire mondiale où parmi la foule qui roule sans cesse, le Parisien n'est plus que l'infime minorité.

Et ce n'est plus, comme au temps de Xavier Aubryet, la sensibilité de Paris qui se manifeste là ; c'est bien plutôt sa sensualité qui s'offre aux désirs des Métèques venus de tous les points de l'univers.

Le boulevard n'a pas partagé le triste sort de tant d'autres promenades parisiennes qui, abandonnées par la vogue, se virent, tel le Palais Royal, désertées soudainement après avoir connu longtemps les faveurs de la mode. Il est plus fréquenté

il ira perdant de plus en plus toutes ses caractéristiques parisiennes. Bientôt il ne restera plus la moindre trace du boulevard qu'ont connu les Parisiens d'autrefois, non plus que de celui qu'ont fréquenté les Parisiens de naguère. Bien-

tôt, les derniers boulevardiers auront disparu, emportant avec eux le souvenir du temps où le boulevard était encore « le boulevard ». Voilà pourquoi il nous a semblé que le moment était venu de fixer, en une série d'évocations rapides, les diverses physionomies du boulevard au cours des âges écoulés, et de faire, en traits anecdotiques, l'histoire de cette grande artère si mouvante et si variée, dont un poète parisien disait qu'elle était

Le lieu de toutes les délices,  
La sentine de tous les vices,  
Eden et Tartare à la fois.



Maison de M. Deshayes, au coin de la rue Caumartin (Collection Destailleur)





Rue de la Paix, vue prise du boulevard (D'après une lithographie de Jacottet, 1845)

Faisons un bond de deux siècles dans le passé. Les boulevards existent déjà ; ils occupent à peu près le même espace qu'aujourd'hui. Cesont, de la porte Saint-Honoré à la porte Saint-Antoine, de larges avenues désertes et plantées d'arbres superbes. Les Parisiens doivent cet ombrage à la sollicitude du Grand Roi. Ce fut Louis XIV, en effet, qui, après les travaux de fortification accomplis par Vauban sur toutes nos frontières, décida que, la France étant désormais à l'abri de l'invasion, Paris n'avait plus besoin de remparts. Par son ordre, on supprima les bastions, on rasa les talus et l'on fit de belles avenues plantées en quinconces.

Mais longtemps, la mode devait dédaigner les promenades aménagées par le Grand Roi... Songez donc : la vie de Paris était alors presque tout entière vers le Louvre. Sur la rive droite, sauf les environs de la rue Saint-Honoré, la rue de Richelieu, les rues Saint-Denis et Saint-Martin, la rue Montmartre et le quartier du Marais, le reste n'était que terrains vagues et jardins maraîchers. Et le rempart, c'était si loin... et si triste !

D'un côté, de hautes murailles bordant les jardins des hôtels, — hôtels de Choiseul, de Gailon, de Ménars, de Grammont ; de l'autre, des marécages, des fossés, des potagers où Paris s'approvisionnait de légumes ; et la campagne avec quelques guinguettes.

Voilà l'aspect du boulevard au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. A peine, de ci, de là, donnant sur la promenade, une petite maison, une maison des champs, habitée par quelque original ou quelque amoureux de la nature.

C'est ainsi qu'au coin de la rue de Richelieu, à l'endroit où devait s'élever plus tard Frascati, se trouvait une de ces petites maisons. Et c'était bien un original qui l'habitait, puisque le propriétaire de cette maison était un poète.

Peut-être ignores-tu dans quel coin reculé,  
J'habite dans Paris, citoyen exilé,  
Et me cache aux regards du profane vulgaire ?...

écrivait un jour ce poète à un de ses amis. Et il lui décrivait complaisamment le site où s'élevait sa

maison « modeste et retirée ». Ainsi, dans ce temps-là, pour se cacher aux regards du profane vulgaire, on allait habiter le boulevard. C'était la campagne : on respirait à pleins poumons... Et quelle vue !... Voulez-vous avoir une idée de la perspective dont on jouissait de là ?... Écoutons encore notre poète :

L'œil voit d'abord ce mont dont les antres profonds  
Fournissent à Paris l'honneur de ses plafonds ;  
Où de trente moulins les ailes étendues  
M'apprennent chaque jour quel vent chasse les nues.

Vous vous demandez peut-être quel est ce mont que le poète voyait de ses fenêtres, ce mont dont les antres profonds fournissaient à Paris l'honneur de ses plafonds... Parbleu ! c'est Montmartre dont les carrières fournissaient, en effet, le plâtre nécessaire aux plafonds des maisons de Paris. Les poètes sont amis de l'hyperbole : ce mont n'était qu'une butte

mais comme cette butte devait être pittoresque avec son couronnement de moulins... Trente ! Ils étaient trente alors les moulins de Montmartre... Ils ne sont plus qu'un, aujourd'hui... Et encore cet unique moulin n'est-il plus à que pour la frime...

Le jardin est étroit,

écrivait encore l'habitant de la petite maison du coin de la rue de Richelieu,

mais les yeux satisfaits  
S'y promènent au loin sur de vastes marais.  
C'est là qu'en mille endroits laissant errer  
[ma vue,  
Je vois croître à plaisir l'oseille et la laitue ;  
C'est là que, dans leur temps, des moissons  
[d'artichauts  
Du jardinier actif secondent les travaux,  
Et que de champignons une couche voisine  
Ne fait, quand il me plaît, qu'un saut dans  
[ma cuisine.

Vous voyez par ces quelques vers combien la vie de ce boulevardier d'autrefois ressemblait peu à celle des boulevardiers d'aujourd'hui. Cependant, on faisait bonne chère dans la petite maison du boulevard, et l'on y dépensait force esprit, car le poète

Pavillon de Hanovre vers 1840  
(Dessin de Regnier, lithographie de Champin. Collection Maubourg)RETOUR DU ROI  
dans sa Capitale le 8 Juillet 1815.  
(Gravure de Lambert. Musée Carnavalet)





10 Entr'acte de matinée (le perron de l'Opéra)  
(par E. de Montzaigle, 1894)

qui l'habitait en avait, et du meilleur, et ce poète remplissait par surcroît, les fonctions de trésorier de France, ce qui lui permettait de traiter royalement ses amis.

Pour tout dire, ce premier boulevardier de Paris n'était autre que Jean-François Regnard, poète comique ; et c'est une singularité du destin qui voulut que, plus tard, Frascati, la fameuse maison de jeu, s'élevât là, à cet endroit même où, cent ans auparavant, il avait écrit son chef-d'œuvre, *Le Joueur*.

➤ C'est seulement vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle que le boulevard devint la promenade à la mode. Auparavant ç'avait été le Palais-Royal d'abord, puis les Tuileries. Mais la bourgeoisie ayant envahi ces deux jardins, et le Palais-Royal commençant dès lors à donner asile aux femmes de mœurs légères, les gens du bon ton décidèrent d'un commun accord de se rendre aux boulevards.

Ce n'est point que l'endroit soit fort agréable. Depuis l'époque où l'habitait Regnard, c'est-à-dire depuis un demi-siècle, il n'a guère changé d'aspect. Les arbres plantés par le Grand Roi y projettent une ombre épaisse, car ils ont près d'un siècle, mais les maisons y ont poussé moins vite. Sur le côté sud, c'est encore la même succession de murailles sévères supportant les terrasses des jardins attenants aux hôtels voisins. Sur le côté nord, c'est toujours la campagne, et toujours les mêmes jardins maraîchers. En descendant vers le porte Saint-Honoré on retrouve même l'ancienne physionomie du rempart au bas duquel s'étendent d'inaccessibles marécages.

Plus haut, vers la Chaussée-d'Antin où commencent à s'élever quelques maisons, des guinguettes assez nombreuses se sont installées. Il y a même un jeu de boules, au coin du chemin qui

mène, à quelques pas plus loin, jusqu'au moulin et à la ferme de la Grange-Batelière.

Tout cela, néanmoins, est insuffisant pour égayer la promenade. Elle est, de l'aveu d'un écrivain du temps, « d'une tristesse infinie, incommode, déserte et peu sûre ». Mais la Mode l'a consacrée, et c'est assez pour qu'on s'y rende en foule.

Le « beau jour », — nous dirions aujourd'hui le « jour chic », — pour la promenade des boulevards est le jeudi.

Ce jour-là, dès les premières heures de l'après-dîner jusqu'après la nuit tombée, le Tout Paris désœuvré, joyeux et galant doit évoluer sur le boulevard.

Chaque époque a son « snobisme ». De même qu'on ne saurait aujourd'hui manquer le Derby, le Grand Prix ou les fêtes du Concours Hippique, de même il fallait, en ce temps-là, se promener le jeudi sur les boulevards, sous peine de n'être qu'un « croquant » ou une « espèce ».

Et c'était, à certaines heures, une indescriptible confusion. D'interminables files de voitures et de cavaliers barraient la voie aux « fantassins », — c'est ainsi qu'on appelait alors les piétons, — et les dits fantassins pestaient vainement contre les suppôts de la mode.

Ce fut ainsi, jusqu'à la Révolution, une guerre ouverte entre les petites gens qui allaient à pied et les petits maîtres qui allaient en carrosses. Les cahiers de doléances du tiers état, à la veille des états généraux, sont remplis de plaintes à ce sujet... On croirait lire les lamentations des pauvres piétons d'aujourd'hui contre les excès des « chauffards ».

Un citoyen propose de remplacer les cabriolets et les carrosses par des chaises à porteurs ; un autre ne tolère les voitures à quatre roues qu'en faveur des femmes et des gens âgés, mais il statue irrévocablement que les cochers iront toujours à pied et tiendront leurs chevaux par la bride ; un autre encore n'admet, comme voitures pacifiques, que la *brouette*, qui n'a qu'une roue, la *roulette*, qui en a deux, et la *trirote*, qui en a trois. Il proscribit impitoyablement toutes les autres.

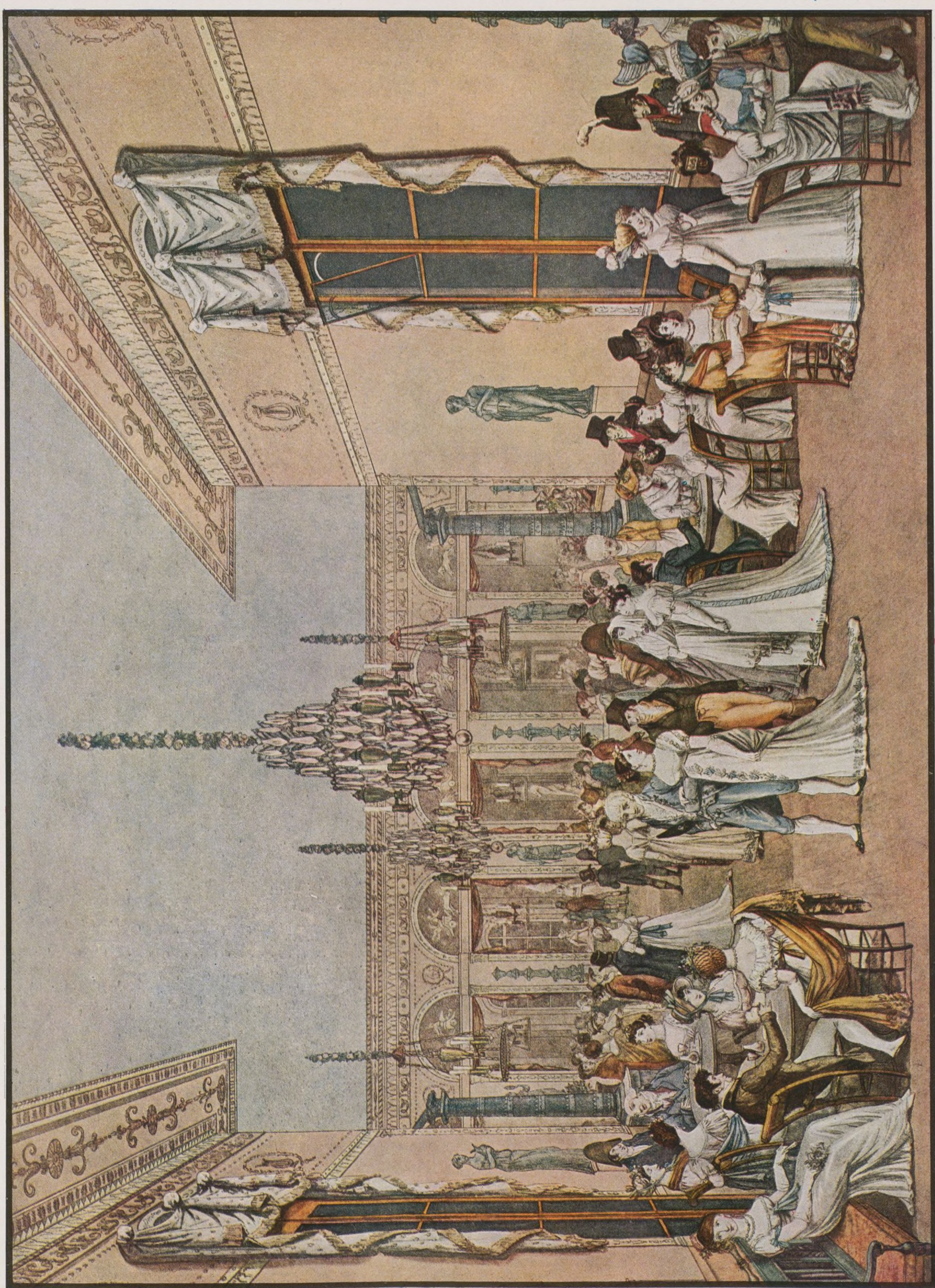
Et la variété de ces dernières est infinie. Sans parler des *coches*, des *cabas*, qui sont voitures de l'autre siècle, nous avons les *berlines*, qui abritent toute une famille, les *diligences*, qui ne sont pas, comme vous pourriez le croire, de ces lourdes pataches pareilles à celles qui trimbalaient par les routes les Français du temps de Louis-Philippe, et dont la Compagnie des omnibus nous a gardé de précieux spécimens... La diligence, au XVIII<sup>e</sup> siècle, est, au contraire, un beau et large carrosse à double banquette, orné de glaces à l'intérieur, et dont



11 Les boulevards macadamisés (Dessin de Cham)

— Eh bien ! Charlotte, qu'est-ce que tu fais donc là ?  
— J'ai si peur qu'ils ne fassent encore un jour des barricades avec ces pavés-là, que je veux les emporter tous chez nous !





LE GRAND SALON DE FRASCATI

Gravure de DEBUCOURT. — Musée Carnavalet







12 *Le Café Anglais* (Eau-forte de Martial, 1880)

Boucher, à Vernet ou à Greuze. Tout élégant qui se respecte doit avoir à sa voiture des chevaux « soupe-de-lait ». C'est la nuance à la mode.

Et tous ces beaux seigneurs, et toutes ces belles dames, et tous ces financiers et toutes ces présidentes se promènent indéfiniment dans les allées, se saluant au passage, s'arrêtant pour minauder, soulevant des roues de leurs carrosses une noble poussière. Et les liaisons vont leur train. Et l'on raille, et l'on égratigne, et l'on dif-fame avec des sourires.

Et voilà les « délices du jour »... Cela consiste à promener un équipage somptueux, à « mutiler le fantassin » ou à

« l'agonir de poussière », ou bien encore à « mettre en can-nelle » ces maudits fiacres qui ont l'imprudence de se ranger

les panneaux extérieurs sont peints d'attributs et de scènes galantes.

Nous avons encore les soufflets, les sabots, les culs-de-singe, les capriolets, les berlingots, les vis-à-vis, qui ont deux places, les désobligeantes, qui n'en ont qu'une.

La plupart de ces voitures sont ornées de glaces avec des panneaux peints de sujets galants empruntés à

toute une saison, à l'époque dont nous nous occupons, on vit une distraction bizarre faire fureur à la promenade des boulevards, parmi la bonne compagnie.

C'était le jeu des pantins. Chacun avait son pantin dans sa poche ; et l'on s'en amusait tout en se promenant, tout en bavardant. C'étaient des pantins de carton peint comme on nous en donna quand nous étions enfants, et qui, par le moyen de fils qu'on tire, font de petites contorsions propres à divertir la jeunesse.

la jeunesse.

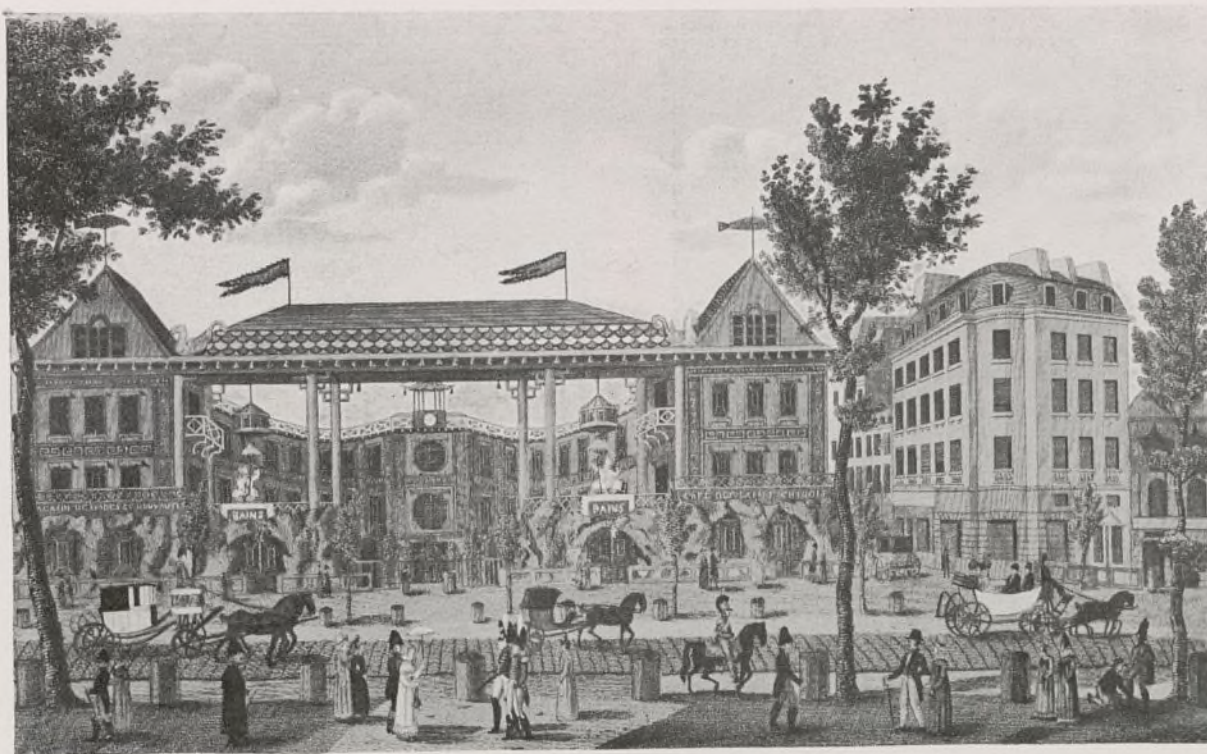
Ces pantins étaient dans toutes les mains. On voyait jusqu'à des vieillards, tout en se promenant sous les grands arbres des anciens remparts, tirer de temps à autre un pantin de leur poche pour le faire danser d'une main tremblotante.

On fit des chansons sur cette mode puérile : « Tout homme est un pantin », disait le refrain de l'une d'elles ; et les couplets, d'allure philosophique, exprimaient cette pensée que, de même que ces petites

figures se mettaient en mouvement lorsqu'on en tirait le fil,

de même, il n'y avait pas d'homme que l'on ne pût mettre en jeu, si on parvenait à toucher sa passion dominante, son goût particulier... Le jeu des pantins était un symbole.

Et savez-vous comment il fut aboli?... Par ordonnance de police... Eh oui ! voilà qui est du dernier grotesque. M. le lieutenant de police proscrivit ces joujoux, parce que, disait le texte du règle-

15 *La Maison Dorée* (Eau-forte de Martial, 1880)13 *Vue des bains chinois sur le boulevard de la Chaussée-d'Antin*  
(Gravé par Guignot, d'après Courvoisier. Musée Carnavalet)14 *Le Perron de Torton*  
(Eau-forte de Martial, 1880)16 *Une averse sur le boulevard des Italiens*  
(D'après une gravure d'Edmond Morin)  
(Collection Maubourg)



ment, les femmes, vivement impressionnées par le spectacle continu de ces petites figures, étaient exposées à mettre au monde des enfants à membres disloqués, des enfants-pantins.

Les moralistes, d'ailleurs, avaient condamné les pantins bien avant que la police les exécutât. D'Alembert fulmina contre eux. Un autre philosophe renouvela à leur propos la prophétie menaçante de Jérémie.

— Prenez garde ! criait-il aux patriciens, pendant que vous parfilez, que vous faites de la tapisserie, que vous vous promenez aux boulevards en jouant aux pantins, que vous tombez en enfance, le peuple grandit, le peuple travaille, le peuple se fait homme... Prenez garde !

Mais le philosophe parlait dans le désert. Les patriciens



17 Vue des boulevards prise du Théâtre Italien (Opéra-Comique vers 1800) (Musée Carnavalet)



18 Théâtre Italien (Opéra-Comique actuel) (Musée Carnavalet)

ne prirent pas garde. Ils devaient payer cher leur indifférence...

Au surplus, la leçon a-t-elle servi?... Que non pas!... Aujourd'hui, c'est le peuple, à son tour, qui a la folie des pantins. Seulement, ce n'est plus pour des pantins en carton qu'il se passionne : c'est pour des pantins en chair et en os... pantins de la politique, non moins frivoles, non moins grotesques, infiniment plus dangereux... La France est un pays éternellement livré aux pantins. Mais, pantins pour pantins, j'aime mieux ceux de nos pères que les nôtres.

❧ Déjà, au XVIII<sup>e</sup> siècle, la partie la plus fréquentée des boulevards était celle où se presse aujourd'hui encore la plus grande



19 Promenade du boulevard Italien (1797) (Dessin de Desrais)

affluence, et qui s'appela successivement boulevard des Italiens, puis boulevard de Gand, pour reprendre définitivement son premier nom.

La partie des remparts qu'occupent aujourd'hui les boulevards de la Madeleine et des Capucines était encore, vers 1750, une sorte de coupe-gorge où nul ne se fût aventuré le soir venu.

C'est seulement sous Louis XVI que ce quartier commença à se peupler. On combla le fossé et les marécages qui s'étendaient au large de ce boulevard et l'on éleva les premières maisons de

la rue Basse-du-Rempart et de la rue Caumartin.

L'architecte Aubert dressa à lui seul les plans d'une trentaine d'hôtels de ce quartier, et notamment ceux des deux pavillons décorés de figures en demi-relief, de petits amours,



20 Boulevard des Italiens (1829) (Aquarelle de Civeton. Cabinet des Estampes)

de médaillons, qui se faisaient pendant aux angles de ces deux rues.

La façade de l'une de ces deux maisons, celle du n° 1 subsiste aujourd'hui, à peu près entière. La toiture seule a été modifiée, et c'est dommage, car cette toiture, il y a un siècle, donnait aux Parisiens une vague idée de ce que devaient être les jardins suspendus de Babylone. C'était une longue terrasse de cent vingt toises, plantée d'arbustes et parsemée de parterres de fleurs, avec une pièce d'eau, des rochers, une cascade et des statues, ce tout hérissé de pyramides et de fûts de colonnes pour cacher les tuyaux de cheminées.

Cette plate-forme disparut par suite d'une surélévation de l'édifice. Mais la façade, heureusement



conservée, nous garde du moins, dans cette partie du boulevard, parmi la laideur et la banalité des immeubles modernes, un aimable spécimen des grâces architecturales d'autrefois.

Un souvenir historique se rattache encore à cette maison : Mirabeau l'habita.

La construction de l'Opéra, le percement de l'Avenue et des grandes voies qui entourent l'édifice de Garnier ont modifié complètement l'aspect de ce quartier. La rue Basse et le boulevard des Capucines gardaient encore quelques beaux hôtels du passé, qui disparurent dans ce bouleversement. Le plus célèbre était l'hôtel d'Osmond, bâti par Brongniart en 1775 pour le fermier général Sainte-Foix, et qui, au cours du siècle dernier, abrita successivement les concerts Musard et les fameux cours de tragédie de Ballande.

D'immenses jardins y attenaient... Disparus, anéantis, comme les beaux hôtels de jadis...

Et c'est toute l'histoire du boulevard, cela : autrefois de nobles logis seigneuriaux, et des parcs, des grands arbres, de l'air, de la lumière, de l'espace : aujourd'hui d'énormes cubes de pierre où s'entasse la foule ; et tout le long des trottoirs encombrés, de pauvres arbustes chétifs et rabougris, misérables souffre-douleurs dont les racines étouffent sous l'asphalte, et qui tendent vainement, vers un soleil avare qu'obscurcissent les fumées de la grande ville, leurs bran-



Boulevard des Italiens vers 1840 (Gravure de Schœder)

avait alors sa maison des champs où s'abritaient les amours discrètes et où se déroulaient les soupers joyeux.

Ces petites maisons étaient des palais de féerie où l'on accumulait les trésors des arts, les prodigalités de l'industrie, tout ce que la mode divinisait en ses orgies échevelées de luxe et de colifichets ruineux.

La Chaussée-d'Antin comptait quelques « folies ». Mais la plus belle, la plus luxueuse de ces « folies » n'appartenait ni à un duc ni à un prince de la finance. C'était la maison d'une danseuse.

Chaussée-d'Antin, à gauche, près du boulevard, M<sup>lle</sup> Guimard s'était fait bâtir un somptueux hôtel dont l'architecte Ledoux avait donné les plans et dont Fragonard avait décoré les salons. La célèbre danseuse vivait tantôt là, tantôt dans une autre maison des champs qu'elle avait à Pantin. Dans l'un et l'autre logis elle avait fait élever un théâtre, et elle donnait

chages poussiéreux..

Ah ! c'est à comparer les boulevards d'autrefois avec ceux d'aujourd'hui que les louangeurs du temps passé auraient beau jeu !...

Mais arrivons à la Chaussée-d'Antin. C'est ici que commença l'expansion de Paris par delà les remparts.

Vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, la Chaussée-d'Antin avait déjà quelques petites maisons très confortables. C'étaient ce qu'on appelait des « folies ». Tout gros financier, tout grand seigneur



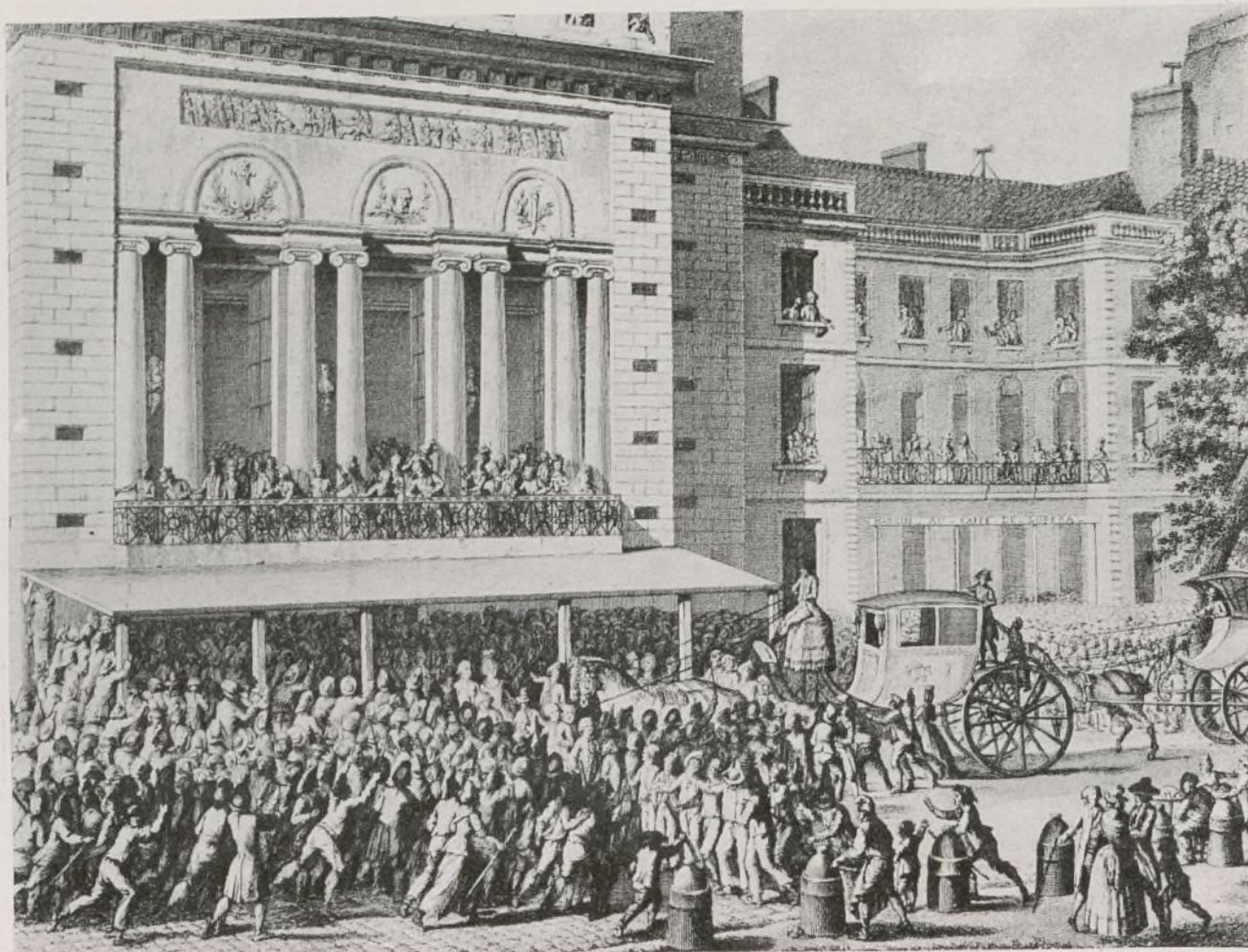
Pavillon de Hanovre, boulevard des Italiens, vers 1820 (Collection Destailleur, Cabinet des Estampes)



des représentations avec l'élite des troupes dramatique de la Comédie-Française, lyrique et chorégraphique de l'Opéra. Tout Paris se disputait l'honneur d'être invité chez elle. Elle fut la véritable créatrice de ce nouveau quartier. Il devint de bon ton d'aller, à son exemple, habiter là. Sophie Arnould, qui tenait à l'Opéra le sceptre du chant comme la Guimard y tenait celui de la danse, et qui n'était pas moins illustre qu'elle comme courtisane, voulut avoir là aussi sa maison.

Ledoux, l'architecte à la mode, en fit les plans. Le logis de la chanteuse devait éclipser celui de la danseuse... Et puis qu'advint-il?... Sophie Arnould manqua-t-elle des ressources nécessaires? Le palais demeura à l'état de projet; et sur l'emplacement où devait se dresser le temple de la muse du chant, s'éleva, quelques années plus tard, le temple de la finance. C'est là que l'architecte Cherpitel bâtit l'hôtel du banquier Necker.

Les maisons ont leur destin. Celle de la Guimard devait tomber, elle aussi, dans les mains de la haute banque. La



23 Le peuple fait fermer l'Opéra (14 juillet 1789), actuellement théâtre de la Porte Saint-Martin. (Gravure de Berthault d'après Prieur. Musée Carnavalet)

cigale ayant dansé et dépensé sans compter pour amuser Paris, se trouva fort dépourvue quand la vieillesse commença d'apparaître. Force lui fut de se débarrasser de son hôtel. Elle le mit en loterie à cinq louis le billet. Il y en avait deux mille cinq cents. Et comme le louis était alors de 24 livres, c'était une somme de 300.000 francs que la loterie devait produire. Les produisit-elle? Je l'ignore. Toujours est-il que le propriétaire qui succéda à la Guimard, s'il ne gagna pas l'hôtel, eût été capable de le payer à sa valeur. Ce n'était

autre que Perregaux, le banquier fameux, celui-là même dont Laffitte devait être le commis, puis l'associé et enfin le successeur.

Je disais que l'exemple de la Guimard commença d'attirer les Parisiens par delà le boulevard. En effet, le nouveau quartier s'éleva rapidement. Les artistes, surtout, vinrent l'habiter. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup>, une foule de peintres, d'écrivains, et la plupart des comédiens et des chanteurs des principaux théâtres de Paris avaient leur logis



24 Le Boulevard des Italiens vers 1855 (Dessiné et lithographié par Ph. Benoist)



entre la Chaussée-d'Antin et la rue de la Croix-Blanche, devenue depuis la rue Blanche. Si bien que sous l'Empire on avait donné à ce quartier le nom de « Quartier de la Nouvelle Athènes. »

La finance ne l'avait pourtant pas complètement abandonné. Sous le Consulat, l'hôtel bâti naguère par Necker sur l'emplacement où Sophie Arnould eût voulu élever sa maison, donnait encore asile à un banquier, mais à un banquier dont le nom, pour illustre qu'il soit, l'est beaucoup moins dans les annales de la finance que dans celles de la beauté. C'est là que le financier Réca-

mier vécut, en effet, dans une union toute platonique, avec sa femme, cette séduisante Julie Bernard que tous les poètes chantèrent, dont tous les peintres firent le portrait, qui inspira les plus ardentes passions sans en partager aucune, et qui, suivant le mot de Sainte-Beuve, ne voulut passer sa vie qu'à « perfectionner l'art de l'amitié ».

Pour vous donner une idée de la vogue sans cesse grandissante de ce quartier, laissez-moi vous citer un témoignage typique : c'est une lettre écrite en 1803 par une vieille dame qui se vantait d'avoir été l'une des premières habitantes de la Chaussée-d'Antin et qui y avait dû subir, à son grand dommage, toutes les conséquences que cette vogue eut forcément sur le renchérissement des loyers.

« Lorsque je vins, disait cette douairière, habiter à la Chaussée-d'Antin, il y a quarante-cinq ans, c'est-à-dire en 1757, ce quartier n'était pas alors le plus beau de la capitale. J'occupais un logement au premier et assez joli pour y recevoir bonne compagnie. Les temps sont bien changés ! Non que je sois ruinée par les circonstances, comme chacun dit ; j'ai autant de revenu qu'auparavant, mais j'ai quarante-cinq ans de plus, et, d'étage en étage, je suis montée du premier au quatrième. L'histoire de mes déménagements serait curieuse à conter ; je vous en fais grâce. Je montai au second en 1779, époque où la fureur de bâtir dans ce quartier saisit tous les capitalistes et tous les cordons bleus de la ferme générale. Je montai au troisième en 1781, où la fureur de loger dans ce quartier saisit toutes les actrices et les courtisanes de haut parage. Je montai enfin au quatrième en 1799, lorsque la fu-



23 Les voitures de touristes sur la place de l'Opéra  
(Copyright World's Graphic Press)



26 A la Terrasse  
(Copyright World's Graphic Press)



27 La neige boulevard des Capucines (Hiver 1908) (Copyright World's Graphic Press)

reur de se promener sur le boulevard Italien, — ce qui lui fit donner le nom de boulevard de Coblenz, — nous amena dans ce quartier toutes les Merveilleuses nouvellement décrasées, les nouveaux riches du perron du Palais-Royal et tous les élégants à *paole saquée*. Je ne sais où cela s'arrêtera ; mais je n'ai plus qu'un étage à monter pour être sous le toit, et, ce qui va vous paraître singulier, c'est que je paie mon quatrième beaucoup plus cher que je ne payais, il y a quarante-cinq ans, mon premier... »

Si la dame qui écrivait ceci en 1803 n'eût été alors fort âgée, elle eût pu ajouter encore plus d'un chapitre à l'histoire de ses déménagements et plus d'une litanie à ses plaintes sur la cherté des loyers. La vogue de ce quartier ne fit que grandir au cours du dernier siècle. Aujourd'hui, pour le prix dont elle payait, il y a cent ans, son appartement, la pauvre dame ne trouverait même plus à se loger sous les combles. Cependant le boulevard, même aux alentours de la Chaussée-d'Antin, demeura longtemps triste et désert. Son aspect ne change guère jusqu'au règne de Louis XVI. C'est une promenade bien plutôt qu'une voie habitée. A gauche, au coin de la Chaussée-d'Antin, une caserne : le dépôt des Gardes françaises et des guinguettes, des salles de cabaret. A droite des terrasses, des jardins. Un seul logis rompt la monotonie de ces longs murs qui bordent les parcs des hôtels voisins ; mais quel logis que ce pavillon charmant qui subsiste encore aujourd'hui, et qui, bien qu'écrasé par le voisinage des hideuses bâtisses modernes, garde assez d'élégance pour nous faire regretter de n'avoir conservé que ce seul vestige d'un temps où les architectes savaient être des artistes. A cet endroit finissaient les jardins de l'hôtel

d'Antin devenu hôtel de Richelieu, depuis que le galant vainqueur de Port-Mahon l'avait acheté. Ces jardins occupaient une immense superficie, entre la rue Neuve-Saint-Augustin, où se trouvait l'entrée de l'hôtel, et le boulevard qui longeait leurs terrasses. Le maréchal qui rêvait d'une petite maison pour ses joyeux soupers et ses amoureux rendez-vous, eut l'idée de faire construire cette « folie » dans sa propriété même, de façon qu'il pût s'y rendre de son hôtel sans sortir, et seulement en traversant ses jardins.



Au retour de sa campagne du Hanovre, il chargea deux architectes en renom, Charpentier et Chevotet, de lui bâtir le délicieux pavillon. Le logis fut merveilleux, mais il coûta cher. N'importe ! Le maréchal était riche : il avait fait en Hanovre force butin. Le peuple de Paris disait même force rapines. Et c'est lui qui baptisa le pavillon et qui l'appela Pavillon de Hanovre en souvenir du pays d'où le maréchal avait rapporté l'argent nécessaire à sa construction.

Alors, le Pavillon de Hanovre était le seul logis qui s'élevât à cet endroit du boulevard. Le maréchal y avait accumulé les trésors de l'art. Dans la salle du rez-de-chaussée se trouvaient deux chefs-d'œuvre qui sont aujourd'hui au Louvre : les *Esclaves* de Michel-Ange. Les salons du premier étage, où Richelieu donnait ses réceptions galantes, étaient décorés avec le goût le plus délicat.

Des fenêtres du pavillon ses invités jouissaient d'une vue splendide qui s'étendait d'un côté jusqu'aux jardins des Porcherons, de l'autre jusqu'à la Ville-l'Évêque.

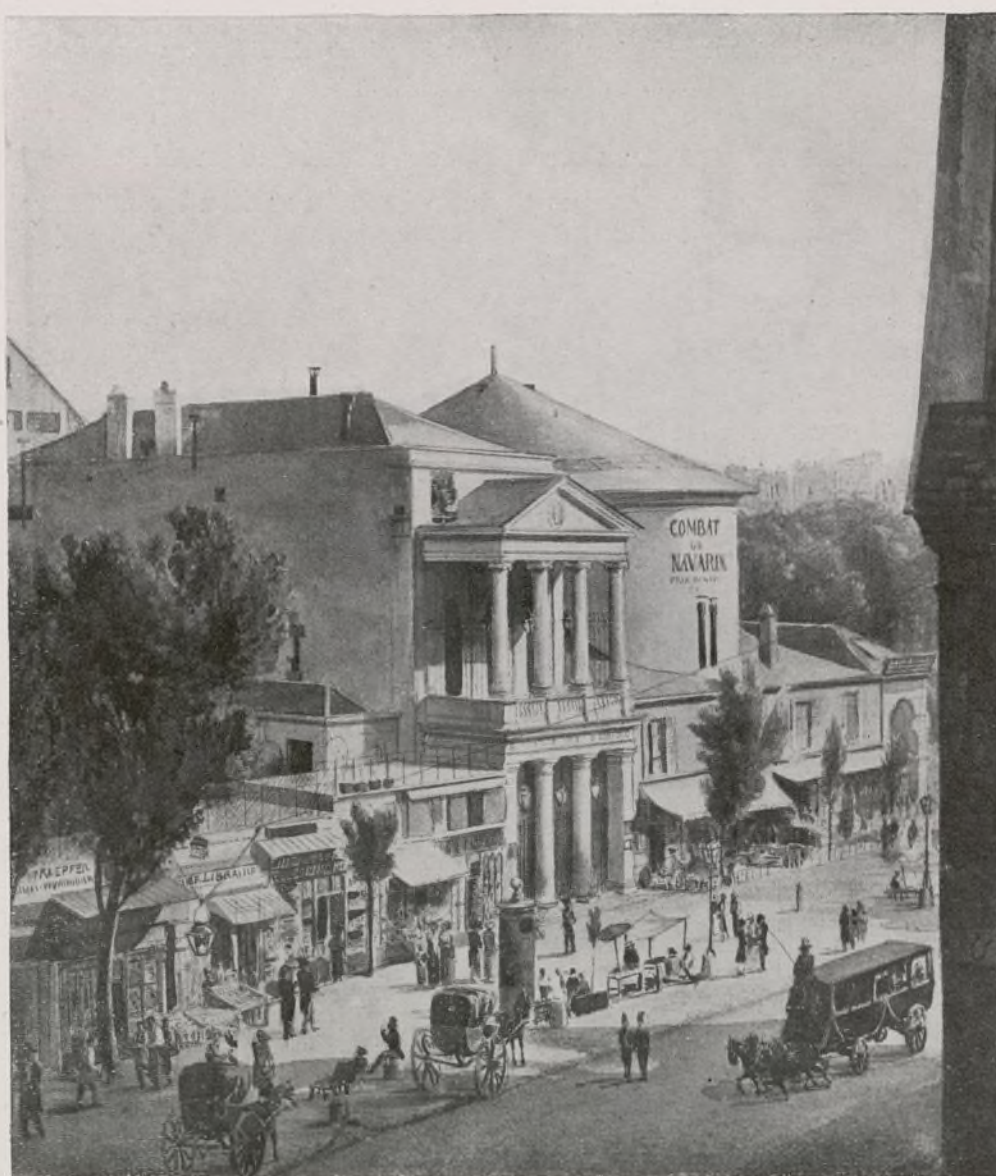
Le maréchal montrait avec fierté ces perspectives superbes que rien ne venait interrompre. Or, voilà que quelques années après qu'il eut édifié son pavillon princier, un croquant de fabricant de papier, nommé Arthur, s'avisa d'acheter les terrains situés en face, de l'autre côté de la rue Louis-le-Grand, pour y bâtir une usine. Richelieu, à cette nouvelle, entra dans une belle colère. Il prétendit qu'on n'avait pas le droit de lui boucher sa vue.

Ce fut un interminable procès. Vingt ans plus tard, le conflit entre le grand seigneur et l'industriel n'avait pas encore pris fin. Le malheureux Arthur dut attendre la mort de son puissant voisin pour pouvoir enfin édifier sa fabrique.

C'est vers cette époque que commencèrent à s'élever les premières maisons de ce côté du boulevard. Pendant les premières années qui suivirent la Révolution, s'accomplit le morcellement de la plupart des beaux hôtels et des jardins superbes qui bordaient la



La Porte Montmartre au moyen âge. (Musée Carnavalet)



Vue du boulevard Montmartre en 1830.  
(Aquarelle de la collection Destailleur. Cabinet des Estampes)



Aspect des boulevards vers 1810. (Dessin de la Collection Destailleur. Cabinet des Estampes)

vieille promenade des remparts. Le parc de l'hôtel de Richelieu fut détruit ; deux rues y furent percées, les rues de Port-Mahon et de Hanovre ; l'hôtel du maréchal fut vendu à un industriel. Heureusement le pavillon ne fut pas démoli ; mais il fut acheté par un cafetier qui débita à tout venant de la limonade dans les somptueux salons où naguère avaient défilé toutes les grâces et toutes les illustrations du siècle.

Ce fut également le sort des hôtels voisins. Les propriétés furent vendues comme biens nationaux. On morcela les parcs ; les arbres furent abattus, les terrasses nivelées, et, sur leur emplacement, les maisons s'élevèrent.

Certains logis seigneuriaux avaient, d'ailleurs, disparu avant la Révolution : tel l'hôtel Choiseul qui occupait un vaste emplacement entre l'hôtel de Grammont et la rue de Richelieu.

Cet emplacement fut choisi en 1781 pour y élever le théâtre de la Comédie Italienne, l'Opéra-Comique actuel. Et c'est de là que le boulevard prit son nom de boulevard des Italiens.

L'architecte Heurtier, qui en dressa les plans, projetait d'en tourner la façade sur le boulevard, mais les comédiens s'y opposèrent, ne voulant pas, disaient-ils, être appelés comédiens du boulevard.

La raison en est que les comédiens du boulevard étaient alors peu estimés dans la corporation des gens de théâtre : c'étaient les acteurs des petites scènes du boulevard du Temple, scènes populaires où ne fréquentaient que les bourgeois du Marais, et pour lesquelles les artistes en vogue de la Comédie Italienne n'avaient que dédain.

On comprend dès lors pourquoi la façade fut tournée vers la place Choiseul, devenue plus tard place Boieldieu. Il y avait à cela au XVIII<sup>e</sup> siècle une raison plausible. Mais ce qu'on comprend moins, c'est que, par deux fois, en 1838 et en 1889, le feu ayant détruit le théâtre, on fit par deux fois la sottise de le reconstruire de la même façon, et on manqua l'occasion offerte d'orne



boulevard des Italiens d'une façade monumentale qui eût remplacé avantageusement les quelconques immeubles adossés au théâtre.

La construction du Théâtre Italien, — qui n'avait du reste d'italien que le nom, vu qu'on n'y jouait que des pièces françaises sous la direction de Favart, — fit naître là tout un nouveau quartier. Des rues furent percées sur l'emplacement des jardins de l'hôtel de Choiseul, rues Neuve-Saint-Marc, — rue Saint-Marc actuelle, — d'Amboise, Grétry,

Favart, Marivaux. Aux alentours de la nouvelle salle, le boulevard se peupla. Des boutiques s'ouvrirent.

Au coin de la rue de Marivaux, un modeste traiteur avait dans une sorte de cave, en contre-bas du sol du boulevard, ouvert un bouchon. Le cabaret n'était pas très engageant ; la salle en était sombre et humide. On n'y allait guère. Pourtant, un jour, quelques jeunes viveurs s'y arrêterent. Ils furent tout surpris d'y trouver la chère bonne et le vin de choix. Ils y revinrent. La renommée du petit cabaret ne tarda pas à s'établir. Le patron fit fortune. La maison s'agrandit. C'est aujourd'hui le *Café Anglais*, le premier des restaurants du boulevard qui furent célèbres, et le seul qui subsiste encore... Nous ne pouvions passer sans nous y arrêter un instant pour fixer le souvenir de ses modestes débuts. L'histoire des res-



Les Boulevards vers 1840. (Gravure de T. Higham, d'après Turner)

taurants du boulevard, ce serait l'histoire même du boulevard, l'histoire des élégances et des célébrités boulevardières. Que n'avons-nous les annales du café Foy et celles de Tortoni et de la Maison Dorée, et du Café de Paris? C'est toute la vie parisienne d'un siècle qui s'écoula dans ces cafés à la mode.

Le Café Foy, — qu'il ne faut pas confondre avec le café de Foy, lequel était situé galerie de Montpensier au Palais-Royal, — se trouvait au coin de la Chaus-

sée-d'Antin. C'était, au temps du second Empire, le café des élégants : on y voyait chaque jour le duc de Caderousse, le duc Decazes, le duc de Rivoli. Plus tard, à cette clientèle, s'ajouta celle de la haute finance. On rencontrait au Café Foy, les Bischoffshein, les Stern, les Cahen d'Anvers.

Cela n'empêcha pas le Café Foy de disparaître, comme ont disparu tant d'autres cabarets fameux qui, tués par la brasserie allemande, ne vivent plus que dans le souvenir des vieux Parisiens.

Qui ne sait, en effet, qu'en des temps où le boulevard n'était pas encore conquis par le cosmopolitisme envahisseur, où la saucisse de Francfort, la choucroute et les lourdes bières d'outre-Rhin n'avaient pas encore perverti le goût et gâté l'estomac des Parisiens, — qui ne sait qu'il y avait là, sur un



Le Bœuf gras sur le boulevard Montmartre, en 1822. (Lithographie de Ed. Goodal)





Roqueplan M<sup>me</sup> Ugalde d Montaut Peters A. Second Monselet Guillot Léo Lespès Carjat Noriac Duchesne L. de Neuville B. Jouvin Marcelin  
Siraudin Villemessant Bourdin

33

Le Banquet du "Figaro" chez Peters le 4 février 1864. (Au 1<sup>er</sup> plan les boulevardiers du temps)

espace de cent mètres, aux coins des rues Taitbout, Laffitte, Le Peletier, quelques cafés justement célèbres : Tortoni, la Maison d'Or, Riche, des cafés vraiment français par l'élégance de leur décoration, par la délicatesse de leur cuisine, par la supériorité de leurs caves.

En ces cafés triomphait l'esprit du boulevard, au temps où le boulevard avait de l'esprit. C'est là que tenaient leurs assises ces boulevardiers dont les mots couraient la ville, ces artistes, ces écrivains, ces journalistes qui s'appelaient Roqueplan, ou Théophile Gautier, Banville ou Aurélien Scholl.

Tortoni qui, s'il n'était défunt depuis bientôt dix-sept ans, pourrait disputer au Café Anglais le record de l'ancienneté, Tortoni datait, je crois bien, de 1802... Ce siècle avait deux ans... lorsque l'Italien Velloni vint s'installer dans la boutique du boulevard et commença par faire de mauvaises affaires... En raison de quoi il se pendit, et la maison fut reprise par son premier garçon, Tortoni, lequel, j'imagine, dut garder précieusement un bout de la corde à laquelle son patron s'était pendu, car il eut, dès lors, la chance de voir son restaurant prospérer sans relâche. Pendant plus de quatre-vingts ans, tout ce que Paris compta d'hommes d'esprit et de joyeux viveurs passa sur le perron fameux.

Et puis la vogue abandonna Tortoni. Le 30 juin 1893, le restau-

rant célèbre fermait ses portes. Aurélien Scholl, qui fut son dernier client, faisait son oraison funèbre dans un article que je retrouve parmi mes notes sur le boulevard :

« Les volets sont clos, le perron muet et désert, disait-il. L'as est rentré, et le deux, et le cinq, et le huit ! Rien, plus rien ! Tortoni a péri dans les glaces, comme sir John Franklin... Duc de Rovigo, Paul de Musset, comte de Briges, heureux ceux qui sont morts ! »...

Et l'étincelant chroniqueur ajoutait avec une tristesse prophétique :

« Tout s'en va. Les grands restaurants aux prix inabornables pour la fastidieuse bourgeoisie disparaissent un à un. A leur place s'installent des bouillons et des brasseries.

« Et vous verrez, il en sera de même pour les théâtres. D'ici à quinze ans, tous les théâtres seront remplacés par des cafés-concerts. Ah ! le public ne sera difficile ni pour la prose ni pour les vers. Une école de poètes a déjà substitué l'assonance à la rime... Les temps sont proches... »

Les temps étaient proches, en effet : Quinze ans ont passé et les voici révolus. Le destin a fait du moins à Aurélien Scholl la grâce de l'emporter avant qu'il pût voir sa prophétie réalisée.

Le café-concert triomphant ; l'insanité, la pornographie coulant à pleins bords... Vous en eussiez gémi, ô Scholl...



34

Estaminet lyrique du passage Jouffroy (vers 1860).



Mais qu'eussiez-vous dit du cinématographe? Et de quelle douleur n'eût point saigné votre cœur de vieux boulevardier, s'il vous avait fallu, après la disparition de Tortoni, voir la Maison d'Or, la fameuse et somptueuse Maison d'Or, tomber entre les pattes de l'administration des P. T. T., et devenir, — ô sacrilège! — un bureau de poste!...

La Maison d'Or et Tortoni... Toute l'histoire de l'esprit boulevardier tient dans ces deux maisons voisines, toutes les élégances boulevardières ont passé dans ces salons et ces cabinets et sur ce terre-plein qui sépare les rues Laffitte et Taitbout, et qu'on appelait naguère la « Petite Provence » du boulevard.

La Maison d'Or ne date que de 1840; mais elle s'éleva sur l'emplacement occupé jusqu'alors par un café qui fut le plus célèbre du boulevard. C'était le Café Hardy, où se pressait sous l'Empire la clientèle des officiers, attirés là par les charmes de la belle M<sup>me</sup> Hardy, la patronne. En ce café s'accomplit une importante révolution dans les mœurs gastronomiques de Paris: c'est là que, pour la première fois, on servit le déjeuner à la fourchette. Et cette innovation fit la fortune de la Maison Hardy.

Le Café Hardy, cependant, eut à lutter contre la concurrence voisine du Café Riche. Ces deux restaurants représentaient alors pour les Parisiens le suprême du luxe. Et les prix y étaient en conséquence de cette renommée. Aussi, disait-on couramment sur le boulevard, qu'il fallait être bien hardi pour dîner chez Riche, et bien riche pour dîner chez Hardy.

Hardy succomba dans la lutte et disparut en 1839. L'année suivante, l'architecte Victor Lemaire élevait sur ses ruines cette maison vaguement Renaissance aux balcons dorés, à laquelle une frise très vivante et très fouillée de Rouillard donne, parmi les immeubles quelconques qui l'entourent, un réel cachet d'art.

Le restaurateur Verdier s'y installa et fit florès. Sous le second Empire, la Maison d'Or connut toutes les faveurs de la vogue.

Le roi Edouard VII, quand il était prince de Galles, y dînait souvent; et Alexandre Dumas père, qui en était un client habituel, avait coutume de descendre à la cuisine pour y préparer lui-même son plat de macaroni. C'était là que le duc de Morny traitait généralement ses amis. On conçoit qu'une telle clientèle dut assurer le succès de la Maison d'Or.



37 Aspect du Boulevard l'après-midi d'un 15 août (Cliché du Journal "Le Matin")



35 La Mi-Carême sur les Boulevards  
(D'après une eau-forte, en couleurs de T. F. Simon)

Mais la démocratisation du boulevard changea tout cela. Tortoni avait fermé ses portes; Riche s'était transformé en brasserie. La Maison d'Or lutta jusqu'au bout. On sait ce

qu'il advint d'elle il y a un peu moins de deux ans, et comment l'administration des Postes en devint locataire. Paris se plaignait de la répugnante saleté de ses bureaux de poste. On voulut du moins lui en offrir un qui comportât, dans un cadre élégant, toutes les ressources du progrès moderne. Et l'on choisit la Maison d'Or. Ce fut la grande pensée du règne si mouvementé de M. Simyan.

Mais achevons l'histoire des restaurants célèbres du boulevard et donnons un souvenir au Café de Paris qui occupait l'angle de la rue Taitbout, en face de Tortoni. Il eut

sous la Restauration son heure de célébrité, et contrebalança ou plutôt partagea la vogue de Tortoni.

C'est la contre-allée du boulevard où ces deux cafés ont installé leurs terrasses qui, aux alentours de 1825, sert de rendez-vous, suivant un écrivain du temps, « aux femmes les plus brillantes et aux merveilleux de toute l'Europe. »

Le Café de Paris eut de moins longues destinées que son rival Tortoni. Je lis dans une chronique parisienne de 1856, à la date du lundi 13 octobre :

« Le Café de Paris n'est plus qu'un souvenir. Il a fermé hier soir. C'est le docteur Véron, l'auteur des *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, qui a eu l'honneur d'avalier la dernière bisque à l'écrevisse de cet ex-célèbre établissement. »

Ce Café de Paris, qui disparaissait ainsi prématurément, à une époque où, cependant, le boulevard était encore le boulevard, avait été naguère plus qu'un restaurant fameux, une manière d'institution. C'est là que Balzac faisait dîner ses héros élégants : les Vandenesse, les Maxime de Trailles, les Rastignac, les Lapaleferine, les Rubempré. Pendant vingt ans il ne se publia pas à Paris un roman « fashionable » dont un chapitre, au



36 Boulevard Bonne-Nouvelle — Théâtre de Madame (Gymnase)  
(Aquarelle de Civeton, Cabinet des Estampes)





Le Boulevard Poissonnière en 1833. (Tableau de Dagnan au Musée Carnavalet)

moins, ne se passât au Café de Paris. Et pourtant, le Café de Paris, en dépit de sa renommée, n'était rien moins qu'un restaurant de haute noce. Tout au contraire, c'était une maison de mœurs sévères où l'on ne souffrait pas le moindre bruit. C'est d'ailleurs à cette particularité qu'il dut sa ruine prématurée.

Vers 1850, le local occupé par le Café de Paris valait, au bas mot, dans les soixante mille francs de loyer. Cependant, le locataire n'en payait que douze mille. Comment, dans ces conditions, ne parvint-il pas à faire ses affaires?... Voilà : L'immeuble appartenait à une noble dame anglaise, lady Yarmouth, mère d'un personnage dont le nom est resté célèbre dans les annales de la grande vie parisienne, lord Seymour, dont nous parlerons plus loin... Or, si lord Seymour se plaisait dans le tumulte des fêtes, sa mère, au contraire, aimait fort sa tranquillité. Et pour que celle-ci ne fût pas troublée, lady Yarmouth qui habitait au premier étage de son immeuble, n'exigeait que douze mille francs pour le loyer du Café de Paris, mais elle imposait au locataire les conditions les plus préjudiciables à la prospérité d'un tel établissement.

Elle stipulait, en effet, dans le cahier des charges, qu'en toute saison, le Café de Paris fermerait à dix heures au plus tard.

Partant : pas de glaces ni de rafraîchissements à vendre le soir pendant l'été, pas de soupers pendant l'hiver. Les nuits de bals masqués, le Café de Paris montrait sa façade noire et morne pendant que les devantures de Riche, de Torton, de la Maison d'Or et du Café Anglais étincelaient de girandoles.

Les choses allèrent encore aux époques vertueuses de la Monarchie de Juillet et de la deuxième République ; mais les joyeux viveurs du second Empire désertèrent en masse ce café de province qui faisait tous les soirs un trou d'ombre dans la ligne lumineuse des boulevards.

Et voilà pourquoi le dimanche 12 octobre 1856, le Café de Paris ferma ses portes, après avoir servi sa dernière bisque à son dernier client.

Ce dernier client, avons-nous dit, c'était le Dr Véron... Comment ne pas

nous arrêter un instant devant cette physionomie du boulevardier tel qu'on le concevait aux beaux temps du boulevard ?...

Type singulier de Parisien débrouillard que celui de ce docteur qui fut tout : homme de lettres, polémiste, fabricant de spécialités pharmaceutiques, directeur de théâtre, romancier... tout, excepté médecin.

Le Dr Véron avait commencé sa fortune en lançant la fameuse pâte pectorale Regnault ; il la continua en montant à l'Opéra, dont il était devenu directeur, *Robert le Diable*, *La Juive*, et le fameux ballet de la *Sylphide* où triomphait Taglioni. Il l'acheva en dirigeant le *Constitutionnel*. Ce *Constitutionnel*, dont le nom seul nous fait sourire aujourd'hui, fut, dans les mains du Dr Véron, le premier grand journal d'affaires créé à Paris ; et sa prospérité fut telle que la page d'annonces en était affermée 300.000 francs, — c'était un chiffre en 1840, — et que son directeur

n'hésita pas à offrir à Eugène Sue cent mille francs pour son fameux roman *Le Juif errant*.

A toutes les facultés dont il témoigna au cours de ses multiples carrières, le Dr Véron ajoutait une science profonde de la gastronomie. Lui aussi descendait à la cuisine du Café de Paris et apportait à Francisque, le « chef » de la célèbre maison, des recettes que le tout Paris gourmet appréciait fort. Les *bartavelles des Alpes sur piédestal*, les *laitances de carpes à la Stuart*, les *filets de perdreaux à la Penthievre*, et maints autres plats qui firent la renommée du Café de Paris, étaient de la composition du Dr Véron.

Ce temps-là vit, dans les grands restaurants du boulevard, l'apogée de la cuisine française. Tous les écrivains célèbres d'alors se flattaient de connaissances gastronomiques et culinaires. Monselet publiait son *Almanach des Gourmets* ; et Dumas père disait un soir en souplant à la Maison d'Or :

— On ne me connaît pas... On ne sait pas ce dont je suis capable... J'ai fait six cents volumes, mais ce n'est rien encore et un jour j'étonnerai le monde.

— Comment cela ? interrompit quelqu'un.

— Par la publication d'un livre que je médite depuis dix ans, d'un livre sur la cuisine, qui sera le véritable couron-



Le Marché et la Conversation du matin sur le boulevard Poissonnière (1821). (Gravure anglaise conservée au Musée Carnavalet)

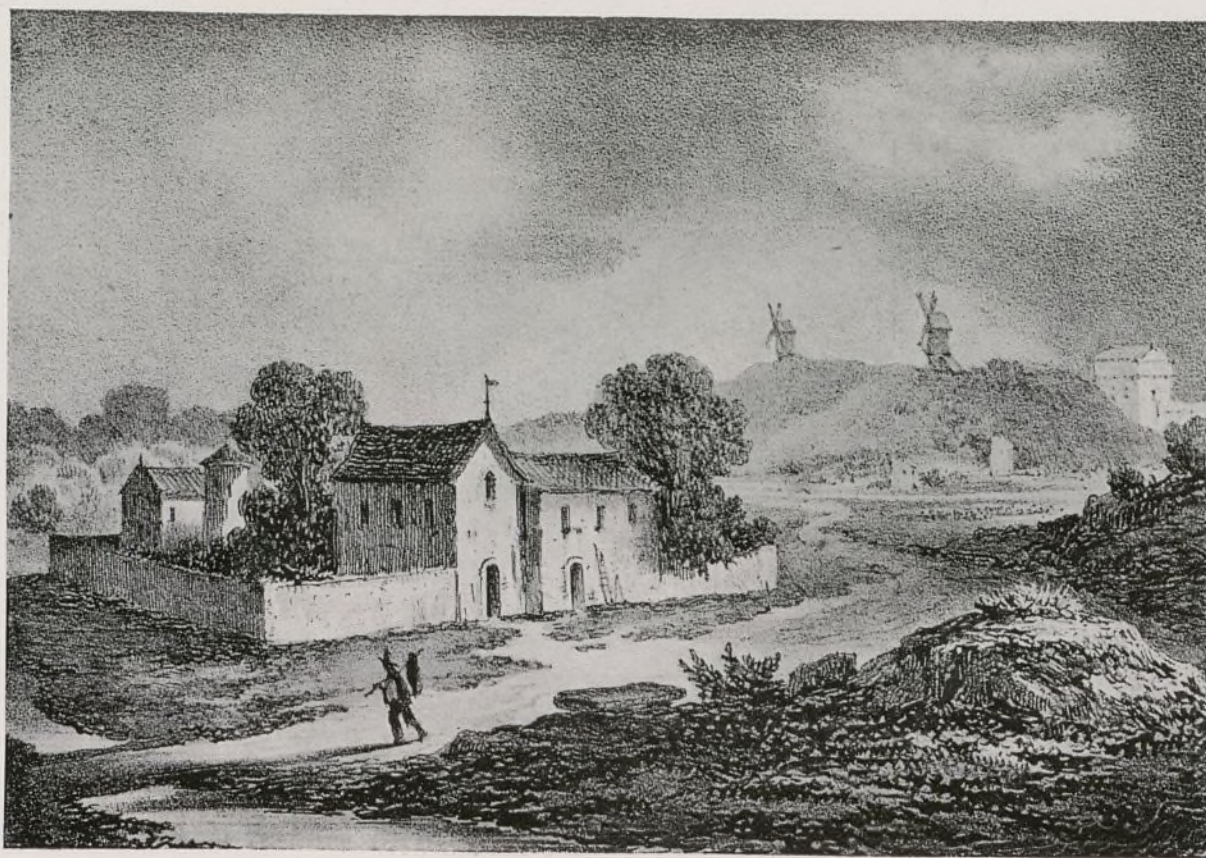


nement de mon œuvre.

Sauvons encore de l'oubli les noms de deux cafés qui jouèrent jadis au boulevard de quelque célébrité : le Café du Grand Balcon, qui se trouvait dans l'un des immeubles adossés à l'Opéra-Comique, — c'était le café des joueurs de billard, — et le Café des Bains Chinois. Celui-ci a sa petite place dans l'histoire. C'est là que Babeuf réunissait ses conjurés.

Ces Bains Chinois, — où d'ailleurs, on ne prenait pas de bains, — n'avaient de chinois que le nom. Un café, des jardins, des kiosques, où l'on faisait de la musique, et, en façade sur le boulevard, au coin de la rue de la Michodière, une sorte de grande bâtisse en bois, affectant une architecture vaguement chinoise, un immense joujou de Nuremberg, voilà ce qu'étaient ces Bains Chinois dont bien peu de Parisiens d'aujourd'hui doivent se souvenir, car il n'y a pas moins de cinquante-cinq ans qu'ils ont disparu.

Devant cet établissement des Bains Chinois, le boulevard avait encore, il y a un siècle, la physionomie la plus riante et la plus pittoresque. C'était un joli coin de campagne. Point de trottoirs. L'espace réservé aux piétons, séparé seulement de la chaussée par des bornes, était planté de grands arbres groupés



40 Aspect de ce qu'étaient autrefois les rues Drouot et Grange Batelière (Au fond, la butte Bonne-Nouvelle. (Musée Carnavalet))

du café voisin. Ils avaient ainsi tout à la fois les plaisirs de la ville et de la campagne.

Cet aspect mi-parisien, et mi-champêtre, les boulevards, ou, du moins, certaines parties des boulevards le conservèrent pendant les trente ou quarante premières années du XIX<sup>e</sup> siècle.

Le père Dupin, le vieux vaudevilliste, évoquant les souvenirs de sa jeunesse, décrivait ainsi le boulevard Montmartre tel qu'il était en 1807, lorsque l'architecte Cellier y bâtit le théâtre des Variétés

pour la Montansier, lorsqu'elle quitta le Palais-Royal :

« Quel quartier pour un théâtre !... C'était presque la campagne ; il n'y avait pas une seule grande maison. Rien que de petites échoppes à un seul étage, des espèces de méchantes baraques de bois et les deux petits panoramas du sieur Boulogne... Pas de trottoir... le sol en terre battue entre deux rangées de grands arbres... Quelques vieux fiacres et cabriolets passaient de temps en temps. La campagne, enfin ! C'était la campagne ! »

Et l'acteur Hyacinthe, qui joua aux Variétés avant d'entrer au Palais-Royal, racontait un jour à Ludovic Halévy que, vers 1835, venant à cheval des environs de Paris, pour les répéti-



41 Le Boulevard Montmartre (Tableau de Houbron, 1905)

en bouquets. Les désœuvrés se réunissaient là les soirs d'été et prenaient leur bain d'air tout en se laissant bercer aux lointains flons-flons de l'orchestre qui jouait dans les jardins

tions, il attachait lui-même sa monture devant la porte du théâtre, à l'un des arbres du boulevard. Après quoi, il entra au théâtre. Et, la répétition finie, il retrouvait son cheval qui





12 La Porte Saint-Denis, fin du XVIII<sup>e</sup> siècle  
(D'après le tableau de Georges Cain "Après la Pluie")

broutait tranquillement l'herbe dans le calme et la solitude.

Au surplus, pour avoir une idée du boulevard en ces temps lointains et paisibles, considérez au musée Carnavalet un instant le tableau de Dagnan qui représente le boulevard Poissonnière vers 1830. Des arbres superbes, des maisons basses, quelques maraîchers qui passent sur la chaussée. Et c'est tout... Comparez avec la circulation fiévreuse d'aujourd'hui.

Est-il encore un Parisien qui se rappelle ce boulevard-là?... Je crois bien que Sardou fut le dernier qui en eût gardé souvenance. En compagnie de Georges Cain, l'aimable et distingué conservateur de Carnavalet, Sardou parcourait un jour le musée. Il s'arrêta devant le tableau de Dagnan.

— Ce boulevard Poissonnière, dit-il à Georges Cain, dire que je l'ai connu tel que le voilà ! C'est à l'ombre de ces grands arbres qu'on me menait jouer au cerceau quand j'étais gamin.

Dans ses *Mémoires*, qui furent publiés il y a quelques années, M. Charles Bocher, le doyen des abonnés de l'Opéra, nous donne également une idée de ce qu'étaient les boulevards au début du XIX<sup>e</sup> siècle. En 1822, M. Bocher, alors âgé de six ans, fut mis en pension par ses parents à l'institution Briand. Cette institution, située sur le boulevard Beaumarchais, occupait un vaste pavillon entouré de grands jardins, qui n'était autre que l'ancienne maison de l'auteur du *Mariage de Figaro*, « la folie Beaumarchais » comme on disait au XVIII<sup>e</sup> siècle.

— C'était, dit M. Bocher, tout un voyage que de se rendre du quartier de la Chaussée-d'Antin, où habitaient mes parents, à ce boulevard Beaumarchais, voisin de la Bastille. Il fallait descendre et monter des côtes ; l'hiver avec ses neiges et ses glaces, les rendait presque impraticables.

« En ce temps-là, le côté extérieur du boulevard était bordé d'arbres séculaires, comme on en voit aujourd'hui aux Champs-Élysées ; on n'y trouvait pas une seule maison. Le prince de Bourbon, grand chasseur, vint même un jour, débouchant du bois de Vincennes, forcer un cerf jusqu'à cette entrée de Paris... »

Ce souvenir rappelle le mot du père Dupin qui, traversant un jour le parc Monceau avec Ludovic Halévy, lui disait : — C'est ici qu'en 1825, j'ai tué mon premier lièvre.

Cependant, en dépit de ces aspects champêtres, le boulevard Montmartre avait, dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, quelques établissements de plaisir qui en faisaient déjà un centre bien parisien.

D'abord, ces « deux panoramas du sieur Boulogne » dont parlait le vieux vaudevilliste lorsqu'il évoquait ses souvenirs de jeunesse... C'étaient deux rotondes bâties en planches de chaque côté du passage qui leur dut son nom. Le public, du haut d'une plate-forme, y contemplait des vues panoramiques des grandes villes d'Europe ou des reconstitutions des événements militaires de l'époque.

Paris, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, ignorait encore l'art du panorama, lorsqu'un ingénieur américain dont le nom devait, quelques années plus tard, s'illustrer par une invention autrement considérable, l'y importa. Cet ingénieur s'appelait Robert Fulton.

Les panoramas du sieur Boulogne furent construits d'après ses plans. Ils eurent un immense succès et, jusqu'aux environs de 1830, ils défrayèrent la curiosité du boulevard.

Le Parisien était alors casanier par nature. Avant 1850, il y avait encore à Paris une foule de Parisiens pour qui leur ville était tout l'univers. Les bons bourgeois qu'a dépeints Balzac, les petits rentiers du Marais, les commerçants de la rue Saint-Denis, n'avaient, pour la plupart, jamais dépassé les moulins de Montmartre. Tout au plus avaient-ils poussé quelquefois jusqu'au bois de Romainville.

Ces Parisiens, qui sont aujourd'hui si volontiers migrants, étaient naguère quasiment attachés au pavé de leur capitale ; ils y passaient l'été comme l'hiver et ne s'en plaignaient pas. Un journaliste, qui chroniquait il y a moins d'un siècle dans une grande feuille de Paris, raillait ses contemporains de se montrer si casaniers :

— L'idée d'un voyage, disait-il, est celle qui entre le plus difficilement dans leur esprit. La plus forte tête de l'Estrapade ou de la Cité permet à peine à son imagination



43 La porte Saint-Denis après sa restauration, vers 1805.





41 Entrée de Louis XVIII à Paris par la porte Saint-Denis, 3 mai 1814  
(Musée Carnavalet)

de s'égarer à une lieue des barrières. Ces respectables citadins savent bien, par tradition, qu'il y a quelque chose au delà de Montmartre et de Pantin; mais de quelle importance cela peut-il être à des yeux habitués aux merveilles de Paris?...

La vérité, c'est que les Parisiens ne voyageaient guère parce qu'ils aimaient leurs aises et que les voyages, à moins qu'on ne les fit en chaise de poste, — ce qui était hors de prix, — avaient

beaucoup d'inconvénients. Mais cela ne les empêchait pas d'être curieux et d'aimer à être renseignés sur les pays étrangers. Et c'est là ce qui explique le succès du panorama. Les Parisiens venaient au boulevard Montmartre, et là, en contemplant les toiles qui représentaient Rome, Naples, Amsterdam ou Moscou, ils finissaient par se persuader, l'imagination aidant, qu'ils avaient visité l'Italie, la Hollande et l'empire des tzars.

La vogue des panoramas contribua beaucoup à l'embellissement de cette partie des boulevards. Le passage créé en 1800 se peupla de boutiques élégantes, et la foule prit l'habitude de s'y venir promener aux jours de fête. Rappelez-vous les vers de Musset dans *Mardoche* :

Un dimanche (observez qu'un dimanche la rue Vivienne est tout à fait vide, et que la cohue Est aux Panoramas ou bien au boulevard)...

La création du théâtre des Variétés en 1807 ne fut pas moins favorable à la constitution de ce quartier. Mais l'établissement qui, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, attira surtout le public en cet endroit, ce fut Frascati.

Café-glacier précédé d'une superbe terrasse sur le boulevard et entouré de vastes jardins où l'on dansait jour et nuit, voilà ce

que fut d'abord Frascati avant de devenir la grande maison de jeu de Paris.

L'établissement s'élevait au coin de la rue Richelieu à l'endroit où se trouvait, au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'hôtel de Crozat, le financier, le mécène et l'ami de Watteau. Cet hôtel, démoli quelques années avant la Révolution et reconstruit par Brongniart pour le compte d'un autre financier Lecoulteux de Nolay, avait été vendu sous le Directoire à un limonadier italien nommé Garchi.

Après les horreurs de la Révolution, une frénésie de fêtes avait saisi la société parisienne. Chacun semblait vouloir oublier dans une orgie de réjouissances le souvenir des heures tragiques que Paris venait de traverser. Les jardins de Garchi furent le lieu de rendez-vous de tous ces affamés de plaisir. L'Italien sut y attirer la foule par des bals, des concerts, des feux d'artifices. Dans les salons blanc et or de l'hôtel Lecoulteux remis par lui au goût du jour, on vit se presser les plus jolies femmes de Paris et les plus beaux officiers de l'état-major du Premier Consul et de l'armée impériale. Et puis, à l'excellence de ses glaces et de

ses sorbets, à la magnificence de ses fêtes, Frascati ajouta bientôt un attrait de plus, celui du jeu. Le Palais-Royal commençait à perdre de sa vogue. Les joueurs affluèrent au boulevard. Que de gens vinrent se ruiner à Frascati ! Combien de malheureux, après avoir tout perdu dans les salons de jeu, allèrent se fracasser la tête d'un coup de pistolet dans les jardins !

C'est sur une glace de Frascati, une des glaces du grand salon fameux où se réunissait

l'élite des joueurs opulents venus de tous les points de l'Europe et où se jouait le jeu le plus enragé, le plus infernal, qu'on releva tracés, à l'aide d'un diamant, par un poète qui,



43 Le Boulevard et la Porte Saint-Denis vers 1850 (D'après Ph. Benoist)



46 La Porte Saint-Denis, 14 juillet 1905 (Dessin de Houbron)





La Porte Saint-Martin et ses abords au temps de Louis XIV

sans doute, fut aussi un joueur malheureux, ces quatre vers devenus célèbres :

Il est trois portes à cet antre :  
L'espoir, l'infamie et la mort.  
C'est par la première qu'on  
[entre ;  
C'est par les deux autres qu'on  
[sort.

Frascati fut prospère jusqu'en 1837, époque où le gouvernement interdit les jeux de hasard. Dès lors, l'établissement fameux était condamné. Sa clientèle émigra, suivant à Bade le dernier fermier des jeux, Bénazet, qui transportait dans cette ville la roue de la fortune, laquelle, suivant le mot spirituel d'un boulevardier du temps, « n'était qu'une roulette entre ses mains. »

✎ Nous allons poursuivre maintenant notre promenade d'une allure plus rapide, car nous sortons de ce qui était le boulevard proprement dit pour n'être plus que sur « les boulevards ». La nuance vous paraîtra peut-être subtile. Elle est sans doute moins sensible aujourd'hui qu'autrefois. Le mouvement, la physiologie des boulevards sont à peu près les mêmes à présent, de la place de la République à la Madeleine ; mais, il y a seulement quarante ou cinquante ans, combien les aspects en étaient différents !

Vous avez vu ce qu'était le boulevard Poissonnière vers 1830. Son voisin le boulevard Bonne-Nouvelle n'était guère plus parisien.

Bien qu'on y eût bâti depuis quelques années le théâtre de Madame, — notre actuel Gymnase, — le quartier demeurait peu fréquenté. Les terrains en étaient encore mal aplanis. M. Bocher, ainsi que vous l'avez vu dans le fragment de ses *Mémoires* que j'ai cité plus haut, se rappelait qu'il lui fallait grimper des côtes lorsqu'il passait là. C'était la butte Bonne Nouvelle qui coupait le boulevard et qu'on projetait de raser depuis plus d'un siècle...

Ah ! ne nous plaignons pas trop de la lenteur

avec laquelle s'effectuent aujourd'hui les grands travaux de la voirie parisienne... Nos pères en souffrirent plus cruellement que nous.

La butte Bonne-Nouvelle venait mourir au pied de la porte Saint-Denis. Mais là, c'est bien simple, le boulevard n'existait pour ainsi dire plus. La voie était coupée par un chaos informe de bicoques. Songez qu'en 1860 il y avait encore là une grande bâtisse, reste d'un hôtel de la rue Basse, qui formait cap sur le boulevard, et masquait complètement la porte Saint-Denis.

De l'autre côté de l'édifice élevé à la gloire du Grand Roi, même ensemble hétéroclite de baraques plantées au hasard sur les flancs d'une seconde butte. C'était ainsi jusqu'à la porte Saint-Martin.

Après, le boulevard réapparaissait. Seulement, c'était un autre boulevard, un boulevard populaire et populeux, aussi différent du premier que Belleville le serait aujourd'hui des Champs-Élysées.

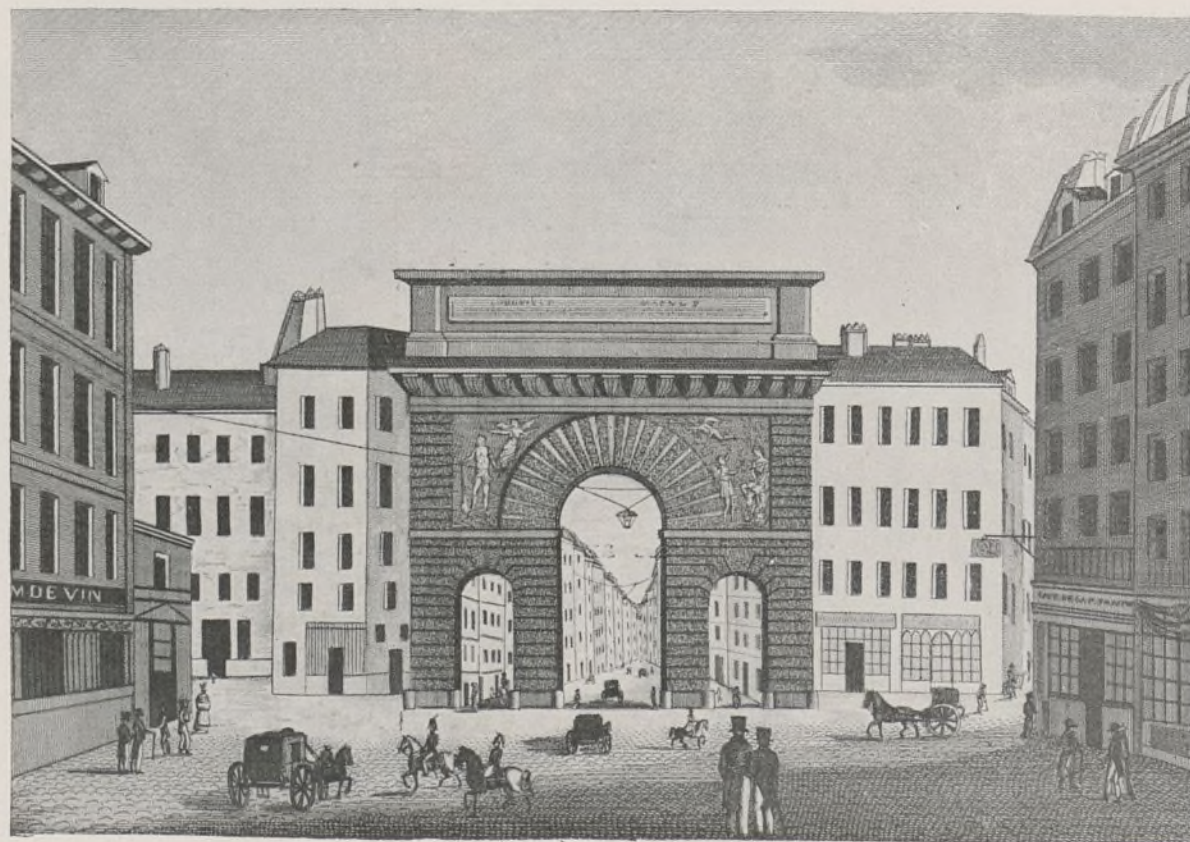
Georges Cain, qu'il faudrait citer sans cesse quand on parle du Paris d'autrefois, tant son savoir en cette matière est inépuisable, dit quelque part, en parlant du boulevard :

« Ce mot évocateur désignait uniquement l'espace compris entre la rue Montmartre et la Chaussée-d'Antin. Hors de là, pas de salut : du côté de la Madeleine c'était le désert, du côté de la Bastille c'était la vulgarité. »

Voilà les divers aspects des boulevards caractérisés en deux mots. Nous avons traversé le désert ; nous nous sommes arrêtés au boulevard, le seul, le vrai ; entrons à présent dans la vulgarité.

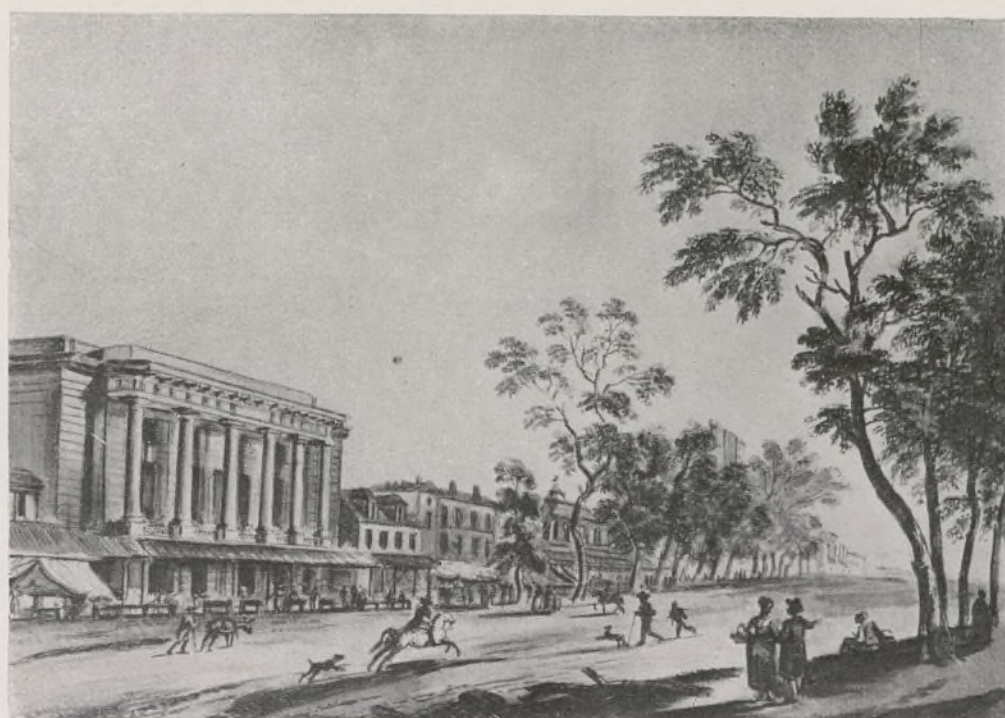
Nous sommes au boulevard du Crime... Mais ne frémissiez pas :

cela ne veut pas dire que ce boulevard ait jamais été un coupe-gorge. On l'appelait ainsi parce que c'était là que triomphait le mélodrame si cher à nos pères, et que le mélodrame, le vrai mélo, ne va jamais sans crimes. C'est inouï ce qu'on tuait

La Porte Saint-Martin en sortant de Paris  
(Vue d'optique, XVIII<sup>e</sup> siècle)

La Porte Saint-Martin et ses abords, vers 1820





50 *L'Ambigu Comique*  
(Aquarelle de la Collection Destailleur. Cabinet des Estampes)

de monde dans ces bonnes vieilles pièces où, d'ailleurs le crime était toujours puni et la vertu récompensée.

Au moment où le boulevard du Crime disparut dans les transformations de Paris, un historiographe de ces théâtres s'avisait d'une singulière statistique. Il calcula que tel jeune premier avait, depuis le début de sa carrière, été poignardé plus de seize mille fois, que tel troisième rôle avait été immolé vingt-sept mille fois à la juste vengeance des honnêtes gens, et que telle actrice, vouée aux rôles de jeune fille innocente et malheureuse, avait été plus de soixante-quinze mille fois séduite, enlevée et noyée.

Vous concevez que le nom de boulevard du Crime s'imposait pour ce boulevard où se déroulaient tant de scènes tragiques, d'empoisonnements, de viols, de rapt et d'assassinats de toute nature.

Pourtant, le titre de boulevard des Théâtres eût mieux convenu peut-être à cette partie des anciens remparts de Paris, car il n'y avait point que du mélo, boulevard du Crime, il y avait aussi du vaudeville et de la pantomime et des scènes à grand spectacle; il y en avait pour tous les goûts; il y avait de la joie pour les yeux, de la gaieté pour les gens trop tristes, de la tristesse pour les gens trop gais.

Tout cela a disparu en 1862 dans le percement du boulevard du Prince-Eugène, devenu le boulevard Voltaire, et l'élargissement de la place du Château-



53 *Opéra (depuis théâtre de la Porte-Saint-Martin)*  
(Aquarelle de la Collection Destailleur. Cabinet des Estampes)

d'Eau, qui devait s'appeler plus tard place de la République.

Il y avait autrefois entre la porte Saint-Martin et les Filles-du-Calvaire une douzaine de salles de spectacles. Seuls subsistent les théâtres du boulevard Saint-Martin, et, sur le boulevard du Temple, le petit théâtre Déjazet, le seul qui s'élevait de ce côté du boulevard.

La Renaissance, théâtre moderne, n'a pas encore eu le temps d'entrer dans l'histoire, mais son voisin, le théâtre de la Porte-Saint-Martin a sa place marquée dans les annales de Paris. Depuis 1784, cet emplacement est occupé par des salles de spectacle. L'Opéra y fut d'abord. Le comte d'Artois voulut qu'on construisît ce théâtre éminemment parisien en ce quartier qui était alors presque hors de Paris. L'Opéra

y demeura jusqu'en 1794. Puis il céda la place à une troupe de danseurs. Enfin le théâtre de la Porte-Saint-Martin devint ce qu'il est resté, un théâtre de drame et de comédie.

La salle actuelle n'a, bien entendu, rien de commun avec celle que l'architecte Lenoir éleva sous Louis XVI. Brûlé deux fois, notamment sous la Commune, le théâtre fut deux fois reconstruit à la même place.

L'Ambigu, que nous rencontrons un peu plus loin, au carrefour du boulevard et de la rue de Bondy, était autrefois situé sur le boulevard du Temple, à l'endroit où s'élevèrent les Folies-Dramatiques, théâtre à présent disparu, à ne pas confondre avec les Folies-Dramatiques de la rue de Bondy,

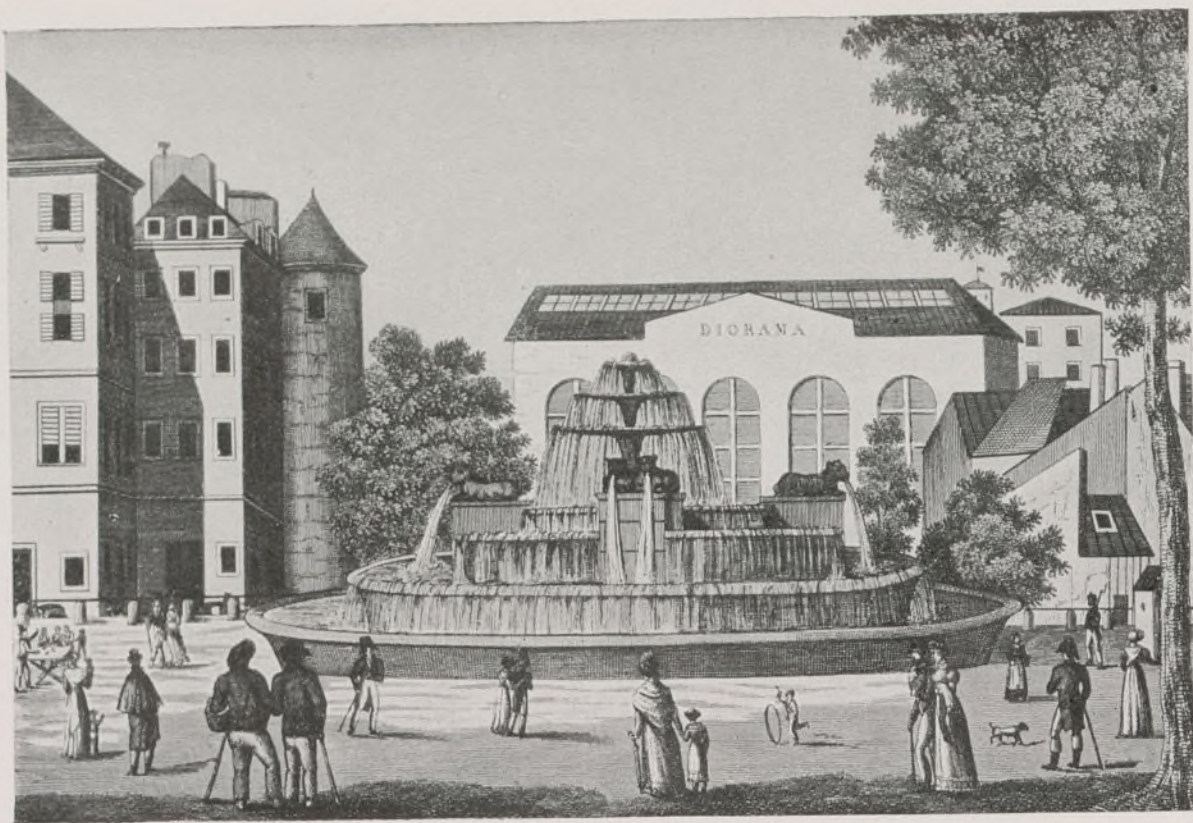


54 *Théâtre de la Porte Saint-Martin incendié par la Commune*  
(mai 1871)



52 *Jour de Pluie, boulevard Saint-Denis* (Eau-forte en couleurs de T. F. Simon)





La place du Château d'Eau vers 1815

où triomphèrent tant d'opérettes.

Détruit par le feu — ce grand ennemi des théâtres, — l'Ambigu vint en 1829 s'installer dans la salle qu'il occupe toujours, et où depuis plus de quatre-vingts ans, il maintient courageusement la tradition du bon vieux mélodrame de nos pères.

Avant que l'exécution des plans d'Haussmann eût bouleversé ce quartier, on rencontrait un peu plus loin la massive fontaine du Château-d'Eau, tout autour de laquelle se pressaient les boutiques des fleuristes en plein vent.

Et puis, tout de suite après, c'était le boulevard du Temple, la promenade préférée du bourgeois de Paris, du petit rentier du Marais, le boulevard du Temple dont Désaugiers disait dans une de ses chansons :

La seul' promenad' qu'a du prix,  
La seul' dont je suis épris,  
La seule où j' m'en donne et j'ris  
C'est l'boul'vard du Temple à Paris.

La vogue du boulevard du Temple est presque aussi ancienne que celle de l'autre boulevard, du boulevard élégant. Seulement, ici ce fut de tout temps le boulevard des spectacles populaires. Il y a un siècle, dès cinq heures et demie ou six heures (c'était alors l'heure des théâtres) le boulevard du Temple s'animait d'un mouvement sans égal. La foule encombrait les bas côtés, se pressait aux portes des théâtres. La chaussée était sillonnée par les petites voitures des marchandes d'oranges, de tisanes, de gaufres et de friandises de toutes sortes ; les marchands de coco agitaient leurs sonnailles ; les devantures des boutiques étincelaient de lumières ; les cafés regorgeaient de clients. C'était là qu'on pouvait le mieux juger de la vie intense de la grande cité.

Jusqu'en 1862, le boulevard du Temple fut ainsi l'endroit le plus joyeux et le plus vivant de Paris. Et la foule qui voulait s'amuser ou frémir, rire ou pleurer, n'avait que le choix.

Elle avait la Gaité, le théâtre fondé jadis par Nicolet, l'inventeur de cette devise géniale : « De plus fort en plus fort ! » La Gaité, ainsi nommée par antiphrase sans doute, car on n'y jouait guère que de sombres mélos, la Gaité où triompha la *Grâce de Dieu*, où Paulin Ménier fit sa fameuse création de

Choppart du non moins fameux *Courrier de Lyon*.

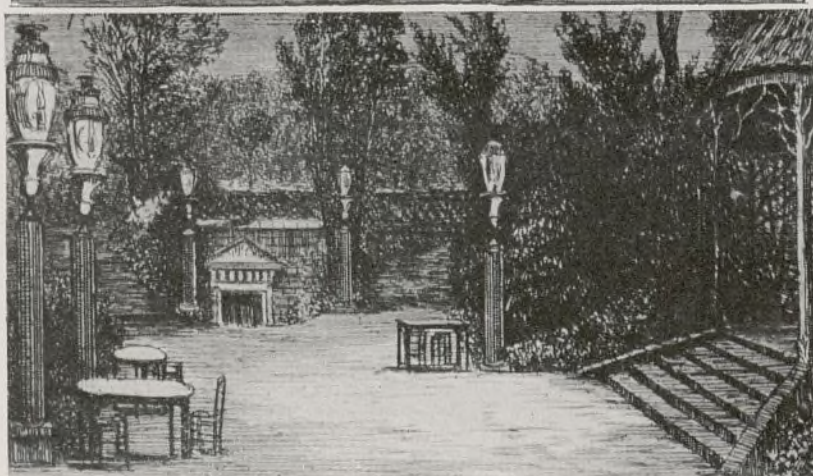
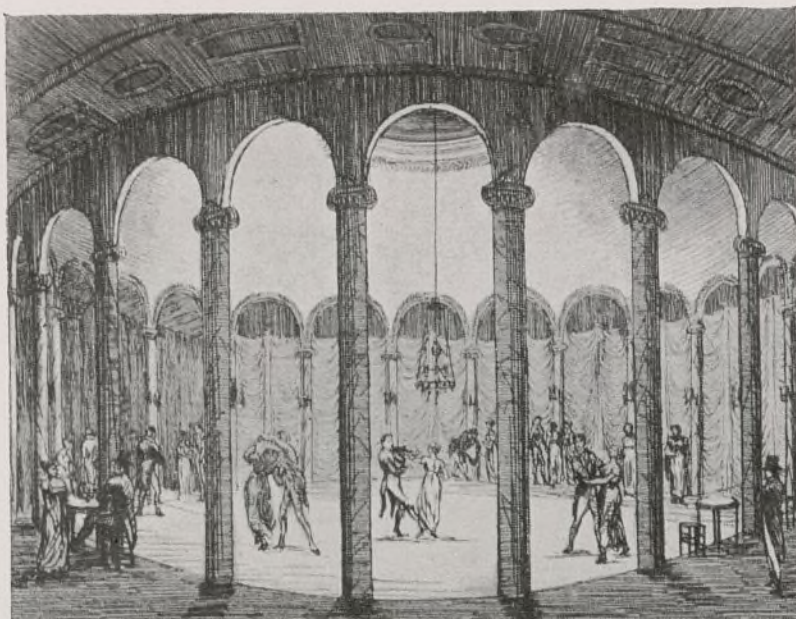
Elle avait les Folies-Dramatiques où Frédéric Lemaître créa son prodigieux Robert Macaire ; elle avait les Funambules où s'illustra Gaspard Debureau le mime génial que célébra Banville ; elle avait les Délassements-Comiques, l'ancien théâtre de M<sup>me</sup> Saqui, les *Délass-Com.* disaient les titis qui y applaudissaient le Vaudeville et les pimpants couplets de revue ; elle avait le Petit Lazari, le *Petit-Laz'*, ainsi dénommé par les mêmes amateurs d'abréviation, le *Petit-Laz'* où l'on jouait devant une salle toute petite, sur une scène grande comme un mouchoir de poche, de petites pièces en un acte, pour chacune desquelles les auteurs recevaient généreusement de la direction cent sous une fois payés.

Ils avaient encore, les fervents du théâtre, s'ils préféraient les spectacles militaires, les chevauchées, les défilés, ils avaient le Cirque Olympique où la famille Franconi faisait florès. Et s'ils aimaient mieux les bonshommes en cire que les acteurs en

chair et en os, ils avaient le Salon du célèbre Curtius, l'ancêtre de M<sup>me</sup> Tussaud et du musée Grévin.

Le boulevard du Temple cultivait tous les genres. Il avait eu au XVIII<sup>e</sup> siècle le bal célèbre de *Paphos* ; il avait, au XIX<sup>e</sup>, de superbes cafés : le *Café Caussin*, tout enguirlandé de verdure et illuminé à la vénitienne, le *Café Ture* qui se trouvait à l'emplacement occupé aujourd'hui par la maison Bonvalet, le *Cadran bleu*, le *Café Alexandre* et le *Café des Artistes* où se réunissaient les comédiens ; et, même, il eut le *Café Yon*, le premier café-concert créé à Paris. J'oubliais le Vaux-Hall d'Été, vaste jardin, salon de danse édifié par Mellan, sur l'emplacement duquel s'éleva plus tard l'immense salle du Café Parisien.

Le spectacle, au boulevard du Temple, n'était pas toujours dans les théâtres. Il arrivait au moins une fois l'an qu'il fût dans la rue. Et c'était au coin du boulevard et du faubourg du Temple, que, chaque année, au lendemain du carnaval, se déroulait ce spectacle, le plus extraordinaire, le plus extravagant du Paris de ce temps-là : la descente de la Courtille.



Paphos, le célèbre bal du boulevard du Temple sous le Directoire (Musée Carnavalet)

La place du Château d'Eau vers 1850  
(Dessiné d'après nature et lithographie par Ph. Benoist)





LE BOULEVARD SAINT-MARTIN ET LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU

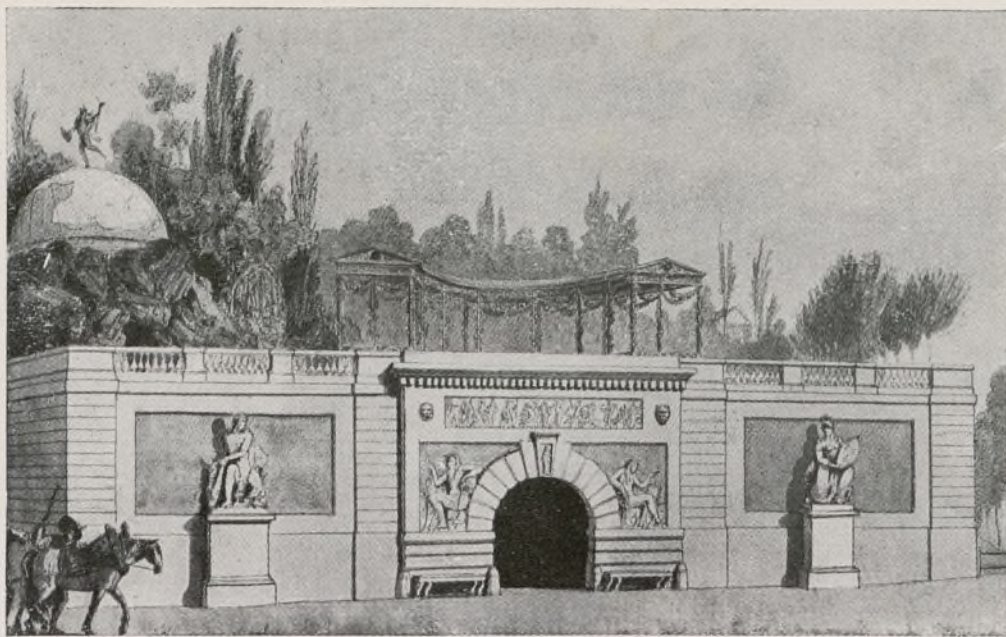
EN 1830

Par CANELLA. — Musée Carnavalet









57 *Porte du jardin Beaumarchais*  
(Dessin de Belanger. Cabinet des Estampes)

Il y a quelque trois quarts de siècle, sous le règne de Sa Majesté bourgeoise Louis-Philippe, les fêtes du carnaval n'avaient point, comme aujourd'hui, une allure officielle. Elles n'en étaient que plus gaies. Les cortèges qui, à l'aube du mercredi des cendres et le lendemain de la Mi-Carême descendaient sur Paris des hauteurs de Belleville, n'avaient pas cette belle ordonnance des cavalcades d'aujourd'hui. C'était le mélodrame pittoresque et débridé des masques innombrables qui sortaient des bals de cette banlieue fameuse où toute la nuit ils avaient dansé une danse diabolique qu'on appelait *la chahut* (le mot était alors du genre féminin).

Vous n'êtes point sans avoir entendu parler par vos grands-pères et vos grand-mères de cette fameuse descente de la Courtille.

La Courtille était un quartier tout semé de guinguettes et de jardins qui précédait la hauteur de Belleville. Depuis le début du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'était le rendez-vous de tous les joyeux viveurs de Paris. Là se trouvait le cabaret du célèbre Ramponneau qui y fit fortune en débitant du vin à trois sous six deniers la pinte, et la guinguette des *Marronniers* où les belles dames de la cour de Louis XV, M<sup>me</sup> de Parabère, M<sup>me</sup> de Prieux elles-mêmes, venaient se faire dire la bonne aventure par une devineresse en renom.

Voir Paris sans voir la Courtille  
Où le peuple joyeux fourmille  
.....  
C'est voir Rome sans voir le pape



58 *Maison de Beaumarchais* (Lithographie de Renoux, d'après Bouchot)



60 *Intérieur du jardin Beaumarchais*  
(Dessin de Belanger. Cabinet des Estampes)

disait, plein d'enthousiasme, Vadé le chansonnier grivois.

Jusqu'en 1859, époque où la Courtille et Belleville furent réunies à Paris avec toutes les autres communes de la banlieue, ce quartier demeura le quartier des guinguettes où, le

dimanche, on venait festoyer le jour et danser le soir. Vers 1840, le succès de la Courtille battait son plein. C'est là que s'étaient localisées les joies du carnaval parisien. Il y avait des cabarets pour toutes les classes de la société, depuis les bouges où l'on dansait au son d'une clarinette asthmatique et d'un piston enroué, jusqu'au fameux bal du *Grand Saint-Martin*, où, sous la baguette d'un chef en renom, un orchestre de plus de cent musiciens rythmait quadrilles et contre-danses.

Il y avait aussi des restaurants fameux où les gens du meilleur monde venaient festoyer au carnaval. Le plus célèbre de ces cabarets était celui qui portait l'enseigne des *Vendanges de Bourgogne*. Là se réunissaient les viveurs élégants dont le roi, par droit de faste et d'excentricité, était cet extravagant lord Seymour que le peuple avait surnommé « Mylord l'Arsouille ».

Toute la nuit on buvait, on dansait dans toutes ces guinguettes. Et puis, vers six heures du matin, la bacchanale prenait fin ; les bals se vidaient ; un cor-

tège se formait spontanément de tous ces masques avinés, aux costumes fripés, et la descente sur Paris commençait.

Ah ! cette descente de la Courtille, quel spectacle ce devait être !... Il a laissé chez tous ceux qui le contemplèrent des souvenirs ineffaçables... Paris, ces matins-là, se



61 *Le Café Turc* (D'après Nash, Cabinet des Estampes)



levait à cinq heures, courait se ranger boulevard et faubourg du Temple pour y assister, et d'innombrables curieux regardaient passer la horde bariolée et lui faisaient cortège.

Passé le boulevard du Temple, c'était fini du tumulte et des joies de la rue. Le boulevard des Filles-du-Calvaire n'était qu'une promenade pour les bons bourgeois du quartier. Le boulevard Beaumarchais ne présentait guère plus d'animation. Son nom seul y perpétue le souvenir du grand écrivain qui l'habita, et qui se plaisait à dire en parlant de lui-même : « Je suis le premier homme de



<sup>63</sup> Café des Artistes boulevard du Temple, vers 1865 (Photographie conservée au Musée Carnavalet)

Paris... en entrant par la porte Saint-Antoine. »

De l'immense propriété de Beaumarchais dont les jardins s'étendaient jusqu'aux fossés de la Bastille, du bel hôtel qu'il y avait bâti en 1787, rien ne subsiste... Mais quoi!... Les murs de la Bastille étaient plus solides que ceux de la « Folie Beaumarchais », et pourtant en reste-t-il la moindre trace?...

Le temps et la

fureur populaire sont deux démolisseurs auxquels rien ne résiste. Nous voilà parvenus au terme de notre course. Mais pouvons-nous abandonner nos lecteurs en ce quartier lointain et ne convient-il pas de les ramener au moins jusqu'au boulevard, au seul, au vrai boulevard, et d'essayer, avant de terminer, d'y faire revivre à leurs yeux le souvenir de la vie parisienne de jadis et de naguère?

Revenons un siècle en arrière. Nous sommes en 1815. Le boulevard a vu passer Louis XVIII qui, pour la seconde fois, rentre en France dans les fourgons de l'étranger. Il revient de Gand où il a vécu toute la période des Cent-Jours. Et



<sup>62</sup> Le Théâtre de Nicolet, boulevard du Temple. (Eau-forte de Martial. Musée Carnavalet)

l'Europe entière. Dix ans après qu'il a repris son nom de boulevard des Italiens, ses habitués continuent à l'appeler boulevard de Gand.

Sous la Restauration et sous Louis-Philippe, le boulevard appartient aux seuls élégants. C'est encore la belle promenade aux grands arbres où les petits maîtres et les petites maîtresses du XVIII<sup>e</sup> siècle venaient étaler leurs grâces; mais de hautes maisons ont remplacé, d'une part, les terrasses des anciens hôtels, de l'autre,



<sup>65</sup> Les théâtres du boulevard du Temple (Dessin de Léopold Flameng. Collection Maubourg)

les guinguettes. En 1830, le boulevard est encore éclairé par des réverbères. Le gaz, expérimenté près de quinze ans auparavant dans le passage des Panoramas, n'a pas conquis le boulevard; il triomphe rue de la Paix, place Vendôme, rue de Rivoli, mais les habitués du boulevard de Gand n'en veulent pas; ils craignent, et avec raison, son action sur les ombrages séculaires qui font le charme de leur promenade favorite.

Dans les grands restaurants on dîne à la clarté douce des bougies. Déjà, on constate que



<sup>64</sup> Le grand Café Alexandre, sur le boulevard du Temple (fin du XVIII<sup>e</sup> siècle) (Musée Carnavalet)





LA PARADE DU BOULEVARD DU TEMPLE A PARIS.  
(Gravure satirique des premières années du XIX<sup>e</sup> siècle. Musée Carnavalet)

le côté nord du boulevard est celui que préfère la bonne compagnie. De l'autre côté, on passe, mais sur le côté nord on se promène, on s'arrête, on s'assied. C'est là que se font voir les femmes qui ont cachemires et robes de soie ; et les jeunes gens qui ont le linge le plus fin et les moustaches les mieux peignées.

Mais, côté nord ou côté sud, le boulevard est, avant tout, la promenade des gens du bon ton. Et ce caractère d'élégance et de distinction, il le conservera jusque dans les premières années de la troisième République. Le second Empire a marqué l'apogée de sa gloire. C'est la belle époque de la grande vie parisienne. Le cosmopolitisme commence à envahir le boulevard, mais c'est un cosmopolitisme de bonne compagnie. Paris, alors, est vraiment la capitale du monde, la capitale du plaisir et de l'esprit.

Gustave Claudin, qui fut un fidèle du boulevard, écrit dans ses *Souvenirs*.

« Dans ce temps-là, on s'amusait beaucoup en France... »

Et il ajoute :

« Les Parisiens, qu'Henri Heine a si parfaitement appelés les *Comédiens ordinaires du bon Dieu*, étaient tout à la joie. Les affaires étaient actives et on gagnait facilement de l'argent. Les étrangers affluaient et nous apportaient leurs écus, afin de pouvoir savourer avec nous nos plaisirs... »

Le voisinage de l'Opéra, qui était alors rue Le Peletier, animait d'une vie intense les deux passages aujourd'hui si mornes et si déserts qui conduisaient à l'entrée des artistes. Les succès des Variétés, où triomphaient les immortelles fantaisies d'Offenbach, attiraient au boulevard Montmartre les amateurs de toute l'Europe. Des ducs, des princes, voire mieux encore, se disputaient l'honneur d'aller faire leur cour à Hortense Schneider. Lorsqu'en 1867 l'empereur de Russie vint visiter l'exposition universelle, il fit télégraphier de Cologne à Paris, afin que le jour même de son arrivée, on lui retint deux avant-scènes aux Variétés pour la *Grande-Duchesse*.

Le boulevard, sous la Monarchie de Juillet et sous le second Empire, vit passer tout ce que, dans la politique et dans l'art, dans la littérature et dans la presse, Paris comptait d'hommes de talent et d'esprit. Les cafés : Tortoni, Riche, le Café de Paris, la Maison Dorée étaient autant de cénacles littéraires.

Musset dînait trois fois par semaine au Café de Paris. Dumas père et Balzac, Méry, Théophile Gautier, Eugène Sue, Léon Gozlan, le fantaisiste Romieu, Roger de Beauvoir y fréquentaient assidûment, ainsi que Gérard de Nerval et Frédéric Soulié. Nestor Roqueplan, ce Parisien opiniâtre qui ne voulut vivre que sur le boulevard et se refusait, même en été, à aller à la campagne, Nestor Roqueplan y tenait ses assises.

Le Café Hardy était fréquenté par la rédaction du *Natio-*

*nal*, Tortoni par celle de la *Presse*. Dans les dernières années de l'Empire, le Café Riche était la réunion la plus complète des jeunes talents de la presse et de la politique. Chaque soir on y rencontrait Gambetta, Clément Laurier, Xavier Aubryet, Aurélien Scholl, Albert Wolff, Auguste Villemot. Monselet y venait régulièrement ; Baudelaire y fréquentait quelquefois.

Un journal, dès lors, était l'expression même du boulevard, reflétait son esprit : le *Figaro*, fondé par Villemessant en 1854, d'abord hebdomadaire, puis bi-hebdomadaire, enfin quotidien à partir de 1867. Banville y publia ses premiers vers ; Rochefort y fit ses premières armes. Les fameux dîners du *Figaro* chez Peters réunissaient tout ce que Paris comptait de notoriétés et de talents.

Après la guerre, le parisianisme du boulevard commença de décliner. Jusqu'aux environs de 1880, cependant, il y eut encore des boulevardiers. La Maison d'Or et Tortoni gardaient une clientèle d'écrivains et d'artistes. Mais ceux qui la compo-

saient s'en allèrent peu à peu et ne furent pas remplacés. Les cafés fameux fermèrent leurs portes ou se transformèrent en brasseries. Les dernières élégances disparurent du boulevard.

En 1877, Xavier Aubryet, voyant s'étaler sur les trottoirs du boulevard les terrasses populeuses des brasseries, s'écriait :

« Si le comte d'Orsay était encore de ce monde, comment voudriez-vous qu'il se promenât dans cette atmosphère de bière et d'absinthe?... »

Voilà ce qu'est devenu le boulevard : jadis salon, à présent cohue... N'insistons pas. L'histoire du boulevard est close depuis le jour où ce mot commença d'évoquer autre chose que la grâce et l'esprit de Paris... Et ne récriminons pas non plus... A quoi bon?... Laissez-moi plutôt reproduire en terminant cette anecdote que rapporta naguère Henry Berthoud. A ceux qui n'ont connu que le boulevard d'aujourd'hui, elle dira, mieux que les descriptions les plus enthousiastes, ce qu'était le charme du boulevard d'autrefois.

Lorsque Henri Heine ressentit les premières atteintes du mal qui devait l'enlever, les médecins consultés déclarèrent unanimement que l'illustre poète pourrait peut-être triompher de la maladie, s'il consentait à partir immédiatement dans le Midi.

Mais comment le décider à quitter Paris, Paris qu'il adorait, lui qui n'avait jamais voulu vivre ailleurs?...

De tous les amis du fantasque poète, Alphonse Royer, alors directeur



Les Funambules, boulevard du Temple (1862)  
(Eau-forte de Martial. Musée Carnavalet)



de l'Opéra, était le seul qui exerçât quelque influence sur son esprit. Il se chargea de lui transmettre, avec toutes les précautions possibles, l'arrêt de la Faculté et de le persuader d'y obéir.

Il s'attendait, de la part de Heine, soit à une explosion de colère, soit à une diatribe contre la médecine, soit à un refus net et cassant. Au lieu de cela, il ne trouva ni résistance ni sarcasme. Heine, sérieusement ému, se contenta de dire :

« Avant de te répondre, je voudrais faire une dernière promenade sur le boulevard avec toi. Donne-moi le bras. »

Royer l'aida à se lever de son fauteuil, et tous deux gagnèrent le boulevard des Italiens. Là, Heine, vaincu par la fatigue, le front ruisselant de sueur, la poitrine oppressée, dut s'asseoir ou plutôt se laisser tomber sur une chaise devant Tortoni.

A peine y était-il de quelques minutes que Rossini vint à passer. L'auteur de *Guillaume Tell* s'arrêta, serra la main de l'auteur du *Reisebilder* et lui adressa quelques-unes de ces réflexions affectueusement bouffonnes que lui seul savait exprimer de manière à faire sourire les plus moroses. A Rossini succédèrent Théophile Gautier, Léon Gozlan, Gustave Vaëz, Saintine et Henri Monnier.

Celui-ci s'assit à côté du malade et ne tarda point à lui faire oublier son mal en lui disant une de ces scènes de la vie vulgaire qu'il improvisait avec une verve et une profondeur d'observation qui faisaient penser à Molière.

Vinrent ensuite M<sup>re</sup> Stoltz, alors dans toute la splendeur de son talent, Duprez, Jules Janin, et nul d'entre eux ne passa sans dire une parole d'amitié à Henri Heine.

Deux grandes heures s'écoulèrent de la sorte. Alors, comme la nuit commençait à arriver, et que tombait la frai-



Spectacle gratis à l'ancien Ambigu, boulevard du Temple  
(Dessiné et lithographié par Victor Adam, d'après Boilly)

## LE BOULEVARD

cheur du soir, Henry Heine se tourna vers Alphonse Royer et lui dit :

« Voilà ce que tu veux que je quitte?... Quel air, si tiède et si parfumé qu'il soit, quelle contrée si ravissante que tu me la dépeignes, quel paradis terrestre, s'il en existait, vaudrait pour moi ce brouillard empesté qui me fait tousser, mais au milieu duquel on rencontre de pareils hommes et de semblables causeries? Vois-tu, mon pauvre ami, à l'exception des Bédiens et des Joseph Prudhomme que Monnier vient de nous dépeindre, un homme intelligent ne saurait vivre et mourir qu'à Paris. On y respire

un air impur, on y vit trop vite, je te l'accorde. Mais on s'y trouve dans une atmosphère qui vivifie l'esprit. Paris, c'est la vie et l'univers condensés. Ne me parle donc plus de Nice et de tes pays du Midi, et laisse-moi achever de trépasser paisiblement ici. L'exil me tuerait encore plus vite que la maladie... »

Quelques jours plus tard Heine prenait le lit pour ne plus le quitter. La maladie de la moelle épinière dont il était atteint faisait lentement son œuvre ; le poète devenait presque aveugle. Cependant, il refusait de s'éloigner de Paris. Il se consolait de ses souffrances par le travail et par les visites de ses amis. Au début de 1856, il mourait sans avoir voulu aller tenter la guérison de ses maux loin de ce boulevard où l'esprit parisien lui avait procuré ses meilleures joies intellectuelles.

Ce touchant exemple de fidélité et d'amour pour Paris, donné par un grand poète étranger, me semble être le plus bel éloge qu'on puisse faire du boulevard de naguère. Voilà pourquoi j'ai cru devoir le recueillir pour l'édification des boulevardiers du présent et de l'avenir.

ERNEST LAUT



Sortant du Drame

Sortant des Variétés

Le boulevard à minuit. (Dessin de Daumier)



# LE BOULEVARD D'AUJOURD'HUI

LE BOULEVARD N'EST PAS MORT! — ÉVOLUTIONS ET TRANSFORMATIONS. — LES CAFÉS CÉLÈBRES.  
LES GRANDS RESTAURANTS. — LES INDUSTRIES DE LUXE

M. Ernest Laut vient de nous parler du Boulevard d'autrefois. Il l'a fait en écrivain spirituel et en flâneur érudit, et grâce à lui, — grâce aussi aux belles illustrations qui accompagnent son étude, — nous connaissons un peu mieux le passé de cette grande artère où roulent le sang de l'histoire et la fantaisie des légendes, de cette voie merveilleuse toute pavée d'anecdotes, toute fleurie de souvenirs, toute peuplée d'ombres illustres. Est-ce une raison pour préférer le passé au présent et pour conclure, avec beaucoup de Parisiens qui ne sont plus jeunes, qu'il n'y a plus de Boulevard ?

Nous nous en garderons bien. Il y a toujours un Boulevard. Le Boulevard est plus glorieux, plus curieux, plus intéressant, plus parisien que jamais. Seulement, comme toutes choses, le Boulevard a évolué. Il a évolué avec son temps. Il s'est modernisé. Il a reçu, comme le caractère français lui-même, les effets d'une culture plus étendue, d'une fréquentation plus suivie, plus intime avec l'art, l'esprit, la littérature et les mœurs de l'étranger. Les gens qui se plaignent de cette transformation seraient les premiers à réclamer si cette partie de Paris avait conservé d'autrefois les cafés mal éclairés, mal chauffés, les restaurants inconfortables, les magasins sans luxe. Ce serait un anachronisme insupportable ; réjouissons-nous de ne point avoir à en souffrir, et pour nous bien pénétrer de tout ce que le Boulevard a gagné en évoluant dans le sens du modernisme, allons flâner un

moment aux terrasses de ses cafés et de ses restaurants les plus renommés, aux étalages de ses plus beaux magasins.

✂ Nous tournons le coin de la rue Drouot, et nous voici en plein cœur du Paris des lettres... et des affaires ; allons saluer à l'angle de la rue Richelieu, au n° 1 du Boulevard des Italiens, le *Café-Restaurant Cardinal*, un des plus anciens établissements du quartier. Il date du commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, et il est demeuré le type du café français par excellence, la maison aimable et de bonne compagnie où, dès le seuil, tout Parisien se sent chez lui.

Sa clientèle, composée surtout de gens de lettres et d'artistes lui donne à certaines heures une physionomie toute particulière, — et pour l'étranger désireux de connaître le vrai « Tout-Paris » qui dirige l'esprit et l'élégance du monde, prendre l'apéritif, déjeuner ou dîner au Cardinal équivaut, avec tous les agréments du bien-être en plus, à être admis aux réceptions et aux galas les plus officiels.

Restauré en 1907 dans un style très riche et très sobre, le *Cardinal* possède, outre ses magnifiques salles de café et de restaurant, de beaux et vastes salons pour sociétés et banquets. La cuisine française y conserve et fait valoir ses meilleures traditions, admirablement secondée en cet art par les ressources d'une cave célèbre à juste titre. Et voilà une maison qui, toute modernisée

qu'elle est, demeure quand même une bonne vieille maison.

C'est un mérite qui, évidemment, n'est point isolé, mais qu'il est bon de signaler en passant aux admirateurs exclusifs du passé.

✂ Juste en face du Café Cardinal, les magasins du *High-Life Tailor* élèvent leurs vitrines, au coin de cette vieille rue Richelieu, qui servit de théâtre à tant d'événements de l'épopée nationale. Il appartenait au plus parisien des costumiers de réunir sa clientèle dans le plus parisien des cadres. La devanture du *High-Life Tailor* est célèbre par ses affiches amusantes, reproduisant la Mode d'après nature et faisant défiler sous les yeux des passants toutes les célébrités du monde, de la politique et des arts... Les caricatures de *High-Life Tailor* pourront servir un jour à l'illustration de l'histoire contemporaine. Mais le *High-Life* ne se recommande point seulement à l'attention des Parisiens par des gravures humoristiques ; marchant avec son temps il est parvenu — en une époque où l'habit fait plus que jamais l'homme — à se poser comme l'arbitre de toutes les élégances modernes. Il donne le ton et crée les modèles de chaque saison, si fiévreusement attendus par toutes



CAFE-RESTAURANT CARDINAL, 1, boulevard des Italiens. Vue de la terrasse et d'une partie du restaurant



les jolies femmes et tous les gens corrects. Aux courses, aux pesages des grands hippodromes balnéaires, sur les plages en vogue, au théâtre, dans les soirées mondaines, le grand triomphateur est toujours le *High-Life Tailor*...

Finie, l'époque ruineuse des grandes couturières rendant inaccessibles aux bourses modestes les merveilles de la mode ! Madame, toujours élégante, plaît éternellement à Monsieur impeccablement habillé par le même magicien. La même note de parisianisme délicat se retrouve dans les toilettes féminines à 95 francs et les vêtements masculins à 69 fr. 50, spécialités devenues légendaires et qui suscitent en vain la concurrence et l'imitation des nouveaux venus. C'est pourquoi *High-Life Tailor* mérite une place à part dans cette histoire de nos grands boulevards. Il a créé une date et un genre dans les fastes de la Mode et tous les Parisiens de Paris sont devenus les clients attirés du plus parisien des tailleurs !

En face, au coin de la rue Drouot et du Boulevard Montmartre, voici un coin brillant du Paris cosmopolite. C'est le *Café-Restaurant Viennois*, fondé par M. Spiess en 1901, et qui dut sa naissance au succès du fameux Restaurant Viennois de l'Exposition Universelle de 1900. Le « Viennois » de l'Exposition avait vu défiler les gens chics et les gourmets du monde entier ; le « Viennois » des Boulevards, vite consacré par les Parisiens, a su conserver et grandir encore cette vogue. Il est vrai de dire que son fondateur n'a rien épargné pour cela. Dans un des plus beaux immeubles de Paris, M. Bernier, l'éminent architecte de l'Opéra-Comique a réalisé un décor de haut goût, à la fois luxueux et distingué, que tous les étrangers de passage à Paris veulent connaître.



La foule devant le *HIGH-LIFE TAILOR*, 112, rue de Richelieu (au coin du boulevard)

Par le mouvement, par le pittoresque et par l'élégance, le *Café-Restaurant Viennois* occupe dans la vie de Paris une place tout à fait à part, et les têtes couronnées en voyage incognito ne dédaignent pas de venir s'y asseoir dans le voisinage des lettrés, des artistes, des *business men* de tous les pays, pour goûter aux spécialités viennoises et à l'excellente cuisine de la maison. Deux grandes figures disparues, le roi de Suède Oscar, et Léopold II, roi des Belges, y sont venus plus d'une fois. Louons M. Spiess d'avoir su attirer de tels connaisseurs, et encore plus d'avoir su créer et mettre à la mode en plein Boulevard une manifestation nouvelle du parisianisme.

Un vrai régal d'art en passant. Les vitrines du célèbre fondeur *Siot-Decauville*, 24, boulevard des Capucines, constituent une exposition permanente des chefs-d'œuvre de la sculpture contemporaine. Si nous poussons la porte, c'est dans un vé-

ritable musée que nous nous trouverons. Les Maîtres d'hier et d'aujourd'hui, et les jeunes qui, demain, eux aussi, seront tenus pour des Maîtres, y sont représentés par des poèmes plastiques qui disent leur talent robuste et promettent une longue vie à leur réputation partout reconnue. Citons quelques noms : Gérôme, Boucher, Carls, Gaidet, Mercier, Larche, Injalbert, Hugues, Marqueste, Bartholomé, Valton, Clerget, Meissonnier, Michel, Desbois, Baffier, etc. Qu'il s'agisse d'œuvres de sculpture pure ou d'œuvres spécialement appliquées à l'Art décoratif, c'est toujours le même souci, soit par la noblesse du goût, soit par l'élévation de la pensée, de ne point s'écarter de la pure tradition de l'Art français. Et c'est la fierté de la Maison Siot-Decauville d'avoir, pour ses visiteurs, attiré une si féconde et si brillante collaboration.

Mais si les œuvres originales étaient belles, leur interprétation par le métal ne leur a rien fait perdre de leurs qualités premières. Quant aux patines ! on sait depuis longtemps que, par des procédés scientifiques et après de laborieuses recherches, Siot-Decauville est arrivé à créer une palette appropriée au métal, et si variée, que chaque pièce sortie de ses ateliers est vraiment une pièce originale.

A l'heure où, pour la première fois, on vit les œuvres qu'il avait patinées, on comprit qu'une révolution allait s'accomplir dans l'Art de la Fonderie.

Depuis, les gammes se sont enrichies et partout où les épreuves sorties de la Maison Siot-Decauville ont été exposées, elles ont valu à leur auteur les éloges les plus flatteurs et les plus justifiés. (Voir la gravure page 19.)

En entrant au *Café Napolitain*, nous demeurons sur le terrain artistique. Le *Café Napolitain*, c'est un coin de l'Athènes indolente des



CAFE-RESTAURANT VIENNOIS (Propriétaire M. G. Spiess), 20, boulevard Montmartre. Vue d'une partie de l'intérieur



## Le Boulevard d'Aujourd'hui



RESTAURANT LARUE, 3, place de la Madeleine et 27, rue Royale  
Vue de la façade et d'une partie des salons





CAFÉ-GLACIER NAPOLITAIN, 1, boulevard des Capucines

philosophes et des beaux esprits, — ou bien (ce rapprochement est presque ingénu) un coin de la Naples des flâneries heureuses et des longs repos devant les boissons fraîches. Fondé en 1830, on sait qu'il fut vite à la mode, et comme café-glacier et comme restaurant. Sa renommée et celle de son illustre clientèle remplissent les gazettes de cette époque héroïque, où l'idée française évolua si brillamment sur la scène et dans la rue, au Parlement et sur les barricades.

On retrouvait alors au *Napolitain* tous les grands hommes de la politique, de l'art et de la littérature. Les petits-neveux de ces orateurs fameux, de ces brillants journalistes, de ces auteurs dramatiques et de ces pamphlétaires continuent la tradition. Citer des noms ! Il en faudrait trop citer. En toutes saisons, les réunions du *Napolitain* pululent de célébrités. Ce sont pourtant des réunions improvisées par le hasard, mais ne sait-on pas que le Hasard est dieu à Paris ? L'hiver, c'est le Paris de la presse, de l'art et du théâtre. L'été, c'est la province et l'étranger, — la province aristocratique, distinguée, cultivée selon les bonnes traditions ; l'étranger représenté par les meilleurs souverains du monde, — ceux dont la première ambition est d'être sacrés Parisiens...

☞ Passons d'un art à un autre. Sur le boulevard, c'est chose qu'on fait à chaque pas ; et ici, c'est d'un art essentiellement parisien qu'il s'agit.

Vers 1855, M<sup>me</sup> Loisel, dont les vieux Parisiens n'ont pas oublié le talent, fondait, au faubourg Poissonnière, une maison de cheveux et coiffures, — tranchons le mot, — de postiches, qui vit bientôt venir à elle toutes les célébrités artistiques et mondaines. M<sup>me</sup> Loisel travaillait pour la scène et pour la ville avec une habileté si pleine de ressources que son entreprise, progressant avec rapidité, dut être transférée rue de Châteaudun.

Il appartenait à M. Jules Loisel fils de porter cette industrie à son plus haut degré de développement, en l'amplifiant par des créations nouvelles, tout en maintenant les traditions de goût léguées par la fondatrice. On sait que la coiffure suit de plus en plus près l'évolution de la mode. Pour répondre aux besoins de sa clientèle, M. Loisel transféra, en 1907, ses salons et magasins, dans les splendides locaux du boulevard de la Madeleine, n° 10, que tout Paris connaît. (Voir les gravures page 20.)

La Maison Loisel n'a pas plus d'égale pour la finesse et pour la perfection de ses postiches de

ville, pour l'élégance de ses nouveautés, que pour ses perruques de théâtre. Elle a obtenu plusieurs récompenses aux Expositions et entre autres trois médailles d'or à Paris en 1900.

☞ Chaque café du boulevard possède une originalité, un caractère qui n'est qu'à lui. L'originalité de la *Taverne Pousset*, c'est d'être le quartier général des *coloniaux* pendant leur séjour ou leur passage à Paris. Un livre spécialement consacré à leur usage, leur permet de se faire connaître mutuellement leurs déplacements, leurs villégiatures, leurs adresses, etc..., ainsi que tous les renseignements qui peuvent les intéresser. Emprisons-nous d'ajouter que ce contingent sympathique s'encadre quotidiennement dans un public parisien où toutes les classes sont représentées, mais en particulier les industriels, les commerçants, les financiers, et naturellement les journalistes, qui sont là dans leur domaine.

Les soupers de la *Taverne Pousset*, où l'on rencontre les plus célèbres auteurs et artistes dramatiques, ainsi que la plupart des notabilités politiques et littéraires, sont égayés par des concerts symphoniques qui sont devenus les modèles du genre.

Ouverte pendant l'Exposition universelle de 1889, la *Taverne Pousset* a vu son succès se dessiner très rapidement et s'affirmer de plus en plus. Les provinciaux s'y donnent rendez-vous. Sa situation en plein centre, à proximité de toutes les attractions et des principales artères de la capitale, en a fait le lieu de réunion du grand public. Sa superbe terrasse, toujours au complet et où se coudoient toutes les notoriétés, offre un coup d'œil unique en son genre, et constitue elle-même une des principales attractions des grands boulevards.

En résumé, c'est bien là l'établissement-type qui convient à tout le monde et dont la vogue universelle s'explique par sa situation, par le goût artistique qui caractérise tous les détails de son installation, par la supériorité de ses consommations, par la renommée de sa cuisine, par l'organisation parfaite de tous ses services et, enfin, par tous les agréments et toutes les facilités qu'elle offre à son innombrable clientèle.

La *Taverne Royale*, filiale de la *Taverne Pousset*, qui dresse sa façade lumineuse entre la Madeleine et le faubourg Saint-Honoré, est le lieu de réunion adopté par les étrangers de distinction et les représentants les plus autorisés de la haute société parisienne ; on y rencontre aussi les célébrités artistiques et beaucoup de nos hommes politiques les plus connus.

Le soir, alors que brillamment éclairée et remplie d'une élégante société, dont les ravissantes toilettes se disputent la palme du bon goût et de l'élégance, la *Taverne Royale*, abondamment garnie de plantes et de fleurs, offre l'aspect le plus agréable. Ses diners et ses soupers sont très courus pour les distractions qu'ils offrent et la gaieté qui règne continuellement dans cet établissement si parisien. Son orchestre renommé s'est taillé une jolie réputation auprès des amateurs de bonne musique qui fréquentent la *Taverne Royale*.

☞ Si le boulevard a évolué, toutes les traditions anciennes n'ont pas suivi le mouvement, et il en est, comme par exemple celle de la bonne cuisine française, qui demeurent l'objet d'un culte

RESTAURANT MAIRE (MM. Pattard et Delcros, propriétaires)  
14, boulevard Saint-Denis et 1, boulevard de Strasbourg



approprié, en des temples dont l'édification n'a pas besoin pour cela de remonter très loin en arrière. Ainsi, le *Restaurant Larue* ne date que de 1884, et il n'en est pas moins classé au premier rang des

que nous avons fait beaucoup de progrès. Nous savons mieux traiter les ressources que nous offre la nature, et les *chefs* d'aujourd'hui ont avec elles des raffinements que ne soupçonnaient guère leurs

bouteille vénérable est infiniment persuasive.

Un autre intéressant exemple des évolutions successives du boulevard n'est-il pas dans la car-



L'étalage de la MAISON SIOT-DECAUVILLE (Bronzes d'art), 24, boulevard des Capucines

maisons où l'on mange bien, à Paris. Un dîner chez Larue, — à ce coin de boulevard tout particulièrement aristocratique qui fait face à la Madeleine, — voilà ce que rêve plus d'un roi durant son grand conseil... Rêve réalisé souventes fois, car Larue, on le sait, est le restaurateur des monarques... des monarques en vacances, et aussi des grands-ducs et de toute la noblesse.

M. Vignon, le propriétaire de cet établissement select, représenta de longues années la grande cuisine française en Russie. Il a ramené parmi nous une réputation et une expérience qui ont encore augmenté la vogue aristocratique du *Restaurant Larue*, dont la cave égale en ressources et en célébrité la cuisine, ce qui est tout dire. Il s'est signé là des menus qui auraient fait pâlir d'envie les beaux mangeurs d'autrefois, ceux de la période héroïque de 1830 aussi bien que ceux de la période aimable et dorée du second Empire. Et ces menus n'ont pas toujours été médités et composés pour des princes étrangers. Il reste de fins dîneurs à Paris, et beaucoup, — et c'est même à cause de cela, il est temps de le dire, que la cuisine française, non seulement maintient sa réputation, mais continue à s'enrichir de nouvelles trouvailles, à perfectionner ses recettes, et à les imposer dans l'univers, à toutes les tables du monde cultivé et raffiné.

Affirmer que l'on ne sait plus manger en France, et que l'eau minérale a fait totalement délaissier les vieux crus, c'est bientôt dit. Mais il serait moins paradoxal de déclarer que les plus célèbres gourmets de l'histoire, s'ils revenaient flâner parmi nous, et en particulier du côté du restaurant Larue, reconnaîtraient

aïeux. Et puis, ces ressources, qu'elles viennent des champs, des mers, des abattoirs ou des vergers, ne les avons-nous pas multipliées par nos recherches et même par nos exigences ? Et il faut ici le répéter, dans la cuisine comme dans les mœurs, comme dans les plaisirs et les habitudes, comme dans la rue, il y a eu évolution, mais évolution vers le mieux. Le *Restaurant Larue*, disons-le avant d'aller plus loin, représente admirablement le type du grand restaurant élégant de Paris : il est traditionniste en face des bonnes traditions, et moderniste en face du progrès. S'il nous convie à admirer le passé, il nous démontre que nous n'avons rien à lui envier ; et cette démonstration réalisée à l'aide d'un fin menu et d'une

rière du célèbre *Restaurant Maire* ? A l'origine simple comptoir de marchand de vins, devenu, par la qualité de sa cuisine et par la persévérance de ses propriétaires un des restaurants les plus mondains de Paris, il s'est vu, par la force des choses, par le mouvement des mœurs et les transformations de la vie, modifié de nouveau, et il est en train de regagner une nouvelle célébrité par ses *déjeuners d'affaires* et ses *dîners de théâtre*.

Les « déjeuners d'affaires » à cinq francs, et les « dîners de théâtre », dont le service est tout particulièrement expéditif, sont des manifestations frappantes de la vie actuelle à Paris. En créant ces repas devenus fameux à juste titre, MM. Patard et Delcros se sont montrés psychologues sans le vouloir, — et ce qu'il y a eu d'ingénieux dans leur idée est peut-être pour autant dans leur succès que l'excellence de la cuisine, digne du nom de Maire, et que la célébrité des caves, les premières de Paris.

Faut-il ajouter que sous le règne de Patard et Delcros on s'abandonne toujours, chez Maire, le fameux *Vin de Charbonnier* ? La tradition ne perd pas tous ses droits, même, vous le voyez, en plein modernisme, et le vieux restaurant Maire, en se transformant avec le coin du boulevard où s'est faite sa renommée, devait bien aux amis du passé ce petit hommage à leurs secrètes préférences.

C'est qu'elles s'est, en effet, terriblement transformée en cinquante ans, cette partie du boulevard qui va de la rue Montmartre à la Porte Saint-Martin. Elle était brillante, elle était artiste, elle reflétait l'amour du plaisir et du bien-vivre. Aujourd-



LA TAVERNE POUSSET, 14, boulevard des Italiens





La vitrine de LOISEL (Cheveux et Coiffures artistiques)  
10, boulevard de la Madeleine

d'hui, c'est surtout le travail dont on heurte à chaque pas les manifestations, lorsqu'on circule de ce côté. Toutes les rues adjacentes sont des allées tracées à travers l'activité fabuleuse de la commission et de l'exportation. Les boulevards Poissonnière, Bonne-Nouvelle, Saint-Denis, charrient l'or de ces ruches que sont les rues d'Hautville, des Petites-Écuries, de Paradis, — et bien d'autres! Leur physionomie s'en ressent, naturellement; ici, les visages sont sérieux et les gens affairés. Les façades elles-mêmes participent du caractère général, et il s'en dresse de temps en temps une nouvelle qui ajoute sa note personnelle à ce centre du grand commerce de Paris.

C'est le cas de la nouvelle *École Pigier*, dont, en continuant cette promenade, nous trouvons la façade monumentale et splendidement décorée au n° 19 du boulevard Poissonnière. Elle est vraiment magnifique, cette façade; elle retient depuis quelque

temps l'attention des foules qui passent. Et ce qui est peut-être encore plus à son éloge, c'est que, tout en étant artistique, elle est bien commerciale, c'est-à-dire en harmonie avec l'institution si profondément utilitaire qui fonctionne de l'autre côté. Les figures des cinq parties du monde, des symbolisations heureuses de l'Agriculture, du Commerce, de la Comptabilité, de la Loi, forment les motifs principaux de sa décoration et nous rappellent, dès le seuil, le but et la raison d'être de l'*École Pigier*.

On sait en quoi elle consiste. C'est une *Ecole pratique de Commerce*, où l'on enseigne *pratiquement*, les langues vivantes, le droit, la comptabilité, la tenue des livres, la banque, l'industrie, le commerce, l'écriture, la sténographie, la dactylographie, la correspondance, la publicité, — en un mot tout ce que doit savoir un jeune homme ou une jeune fille qui se destine aux affaires ou à l'industrie soit comme employé, soit comme chef de maison.

L'*Ecole Pigier* a été fondée en 1850. Elle possède aujourd'hui, outre la Maison principale du bou-

levard Poissonnière, un externat pour adultes et jeunes gens, rue de Rivoli, 53; un externat pour jeunes filles, 5, rue Saint-Denis; un externat pour jeunes gens, 23, rue de Turenne, et plusieurs maisons en province. Ces établissements donnent des leçons particu-



Un coin des Magasins de LOISEL (Cheveux et Coiffures artistiques)  
10, boulevard de la Madeleine



AU CHRONOMÈTRE DE FRANCE, 11, boulevard des Italiens  
Grand Prix 1900. — Chaque « Chronomètre de France » est vendu avec son bulletin signé du directeur de l'Observatoire de Besançon

lières et des cours; on peut même s'instruire pratiquement par correspondance.

Enfin, cette vaste institution subventionnée par l'Etat, et récompensée par cinq Grands Prix et trente-sept médailles, se charge encore, pour les commerçants et les industriels d'entreprises comptables et de consultations juridiques. Elle reste à la tête de cet enseignement, qu'elle a créé.

Ils s'est toujours dépensé beaucoup d'argent sur le Boulevard. L'*Ecole Pigier*, en s'y installant, nous rappelle qu'on peut aussi en gagner, et en gagner partout, en allant à la lutte avec du savoir et de l'expérience.

Un coup d'œil en passant aux étalages de la *Maison du Chronomètre de France*, 11, boulevard des Italiens, qui offrent un choix superbe de nouvelles montres plates et de chronomètres vendus avec un bulletin signé du directeur de l'Observatoire de Besançon. Cette maison de confiance a obtenu un Grand Prix en 1900. Et après cette station pleine d'intérêt, qui permet d'embrasser d'un coup d'œil les grands progrès réalisés par l'horlogerie française, terminons notre promenade déjà un peu longue par une reposante flânerie aux étalages des libraires.

C'est là, désormais, que sourit l'esprit de Paris, cet esprit qui, tout en étant au fond d'humeur casanière, a si souvent changé de domicile. Il y eut jadis la rue Saint-Jacques et ses marchands d'estampes, aux vitrines desquels on dut badauder ferme. Plus tard, ce fut la rue du Coq. La rue du Coq est démolie, et la rue Saint-Jacques s'est faite bien grave avec tous ses bâtiments neufs, immenses et solennels, où s'abritent des Facultés un peu rébarbatives. Les galeries de l'Odéon, les légendaires galeries de la littérature, gardent seules leur public d'étudiants et de lettrés paisibles, de philosophes économes, habiles à savourer, sans bourse délier, les productions de l'esprit.

Mais les galeries de l'Odéon sont loin. Aussi les libraires, avec leurs étalages en plein vent, ont-ils donné une beauté nouvelle, nécessaire, au Boulevard. De tout temps, la littérature ici fut chez elle. N'était-il point convenable qu'elle y vint tenir boutique?

Il est d'ailleurs telles de ces boutiques où le

lettré qui passe n'hésite point à pousser la porte et à déposer pour un temps son parapluie et ses besicles, sachant à qui causer. De ce nombre est celle de l'éditeur Eugène Rey, où fréquentent, soit en amis, soit en fournisseurs, voire en clients, les plus dignes écrivains, les plus fins critiques et les plus beaux illustrateurs de ce temps. C'est que M. Rey, lassé de l'industrialisme qui caractérise un peu trop la librairie moderne, s'est mis en tête de faire du beau livre et du livre d'art à prix modeste. Il est en train d'y réussir, à la grande joie des auteurs et des bibliophiles qui s'intéressent à sa tentative, poursuivant avec *Paris vieux et neuf* la série des volumes illustrés par M. Huart d'une plume à la verve si pénétrante, si expressive, et méditant avec Steinlen et tout un groupe de littérateurs et d'artistes des projets plus vastes encore.

On vient de le voir, le Boulevard dépense toujours beaucoup d'art et beaucoup d'activité à savamment boire, à dîner honnêtement, à soigner sa tenue et son élégance. Il voit comme autrefois, comme de tout temps, le rêve s'attabler en face du chiffre, et la folie s'arrêter à l'éventaire du savoir. Qui disait donc que le Boulevard était mort?

J. M.